

AVERTISSEMENT

à l'attention de l'examineur **d'un mémoire en écriture littéraire**

Selon nos règlements, le mémoire en écriture littéraire comporte à la fois un texte de création (récit, recueil de textes poétiques ou de nouvelles, pièce de théâtre, essai, scénario) et un texte critique. Une courte section (placée au début, à la fin ou encore entre les deux volets du mémoire) doit énoncer et problématiser le lien entre les deux parties (création et critique), ce lien pouvant prendre des formes diverses (comme la revendication d'une filiation ou l'analyse d'une thématique commune). Le volet critique, qui occupe environ le tiers du mémoire, ne porte pas sur le texte de création ni sur le processus ayant mené à son écriture. Il a pour objet soit l'analyse d'une œuvre dont les enjeux recoupent ceux de la pratique d'écriture de l'étudiant soit l'approfondissement d'une question (théorique, esthétique, technique) qui se trouve au cœur du projet de création. L'ensemble du mémoire fait généralement de 80 à 100 pages.

La direction des études de 2e et 3e cycles et de la recherche
Département des littératures de langue française, de traduction et de création
Université McGill

Actio et généricité dans Les Angoysses douloureuses qui procedent

d'amours d'Hélisenne de Crenne

suivi du texte de création

Sans Rosie

par

JULIETTE BEESON

Département des littératures de langue française,

de traduction et de création

Université McGill, Montréal

Septembre 2022

MÉMOIRE DE MAÎTRISE SOUMIS À L'UNIVERSITÉ MCGILL

COMME EXIGENCE PARTIELLE EN VUE DE L'OBTENTION

DU GRADE DE MAÎTRISE ÈS ARTS

Table des matières

Résumé.....	iii
Abstract	v
Remerciements.....	vii
VOLET CRITIQUE	1
Introduction.....	2
Le cas de dame Hélisenne.....	7
L'énonciation masculine problématique.....	14
Quézinstra comme modèle viril.....	15
Guénélic et l'èthos trouble.....	21
Brouillage de la genericité	29
INTERSECTION DES VOILETS CRITIQUE ET DE CRÉATION.....	35
BIBLIOGRAPHIE.....	41
VOLET CRÉATION	46

Résumé

Le volet critique de ce mémoire s'intéresse à la relation entre *actio* rhétorique (énonciation et langage corporel) et expression du genre chez les trois protagonistes des *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* (1538). En identifiant les prescriptions rhétoriques d'orateurs antiques tels Cicéron et Quintilien, il est possible de définir en quoi consiste une *actio* « désirable » chez un homme ainsi que ce qui constitue son pendant négatif et féminin. Au moyen de ces préceptes, il est possible de situer dame Hélisenne, Guénélic et Quézinstra sur un spectre genré où les compétences orales appropriées sont synonymes d'un ethos masculin idéal. Alors que dame Hélisenne et Quézinstra représentent parfaitement ce qui est attendu de leur sexe au XVI^e siècle, Guénélic échoue dans sa masculinité traditionnelle et son ethos oscille alors entre les êthè masculin et féminin. La multiplication des études de genre depuis les années 1980 permet une nouvelle analyse des différences entre les protagonistes ; la performativité et la différenciation participent à la redéfinition de ce qui rend un personnage fondamentalement « masculin ». L'axe de genre dans les *Angoysses douloureuses* est ainsi perturbé et brouillé.

Le volet créatif de ce mémoire, *Sans Rosie*, se penche sur la manière dont un ethos peut être affecté par les circonstances immédiates et les traumatismes. Ayant fui Montréal, laissant derrière elle sa fille et son ex-mari, la narratrice anonyme repense le concept de maternité dans sa relation avec sa mère, son mariage, sa grossesse subséquente et son rapport à sa jeune fille Rosie. Alors que le temps file dans sa chambre de motel à La Nouvelle-Orléans, souvenirs et doutes la forcent à réexaminer son rôle de mère ainsi que

ses ambitions. À travers la réflexion et ses rencontres, elle se façonne une nouvelle identité, différente de l'image que les autres ont d'elle.

Enfin, le lien entre ces deux volets est d'ordre thématique. *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* décrivent une aliénation des protagonistes par les forces d'Amour. Alors que ceux-ci abandonnent qui ils étaient avant leur rencontre, la protagoniste de *Sans Rosie* fuit l'aliénation causée par sa vie montréalaise. Les deux jeunes amants des *Angoysses* abandonnent leur individualité, et elle retrouve la sienne.

Abstract

The critical section of this thesis focuses on the relation between rhetoric *actio* (enunciation and body language) and gender expression in the three protagonists of the *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* (1538). Drawing from classical rhetoric prescriptions from orators such as Cicero and Quintilian, it is possible to identify what qualifies "desirable" *actio* in a man's speech as well as what constitutes its negative (womanly) counterpart. With these prescriptions, the three protagonists, dame Hélienne, Guénélic and Quézinstra, can be placed on a gendered spectrum where great oral skills equate to an ideal masculine ethos. As dame Hélienne and Quézinstra both perfectly represent what is expected of their sex, Guénélic fails to uphold traditional masculinity and thus falls in between masculine and feminine ethe. The rise of gender studies since the late 1980s allows a new analysis of the protagonists' differences; performativity and differentiation play a part in redefining what makes a character inherently "masculine". The gender axis in the *Angoysses douloureuses* is thus disturbed and distorted.

The creative part of this thesis, *Sans Rosie*, examines how one's ethos can be affected by immediate circumstances and trauma. Having fled Montreal and left her young daughter and ex husband behind, the unnamed narrator reflects on motherhood; her and her mother's relationship, her own marriage, subsequent pregnancy and, finally, her rapport with her young daughter Rosie. As times flies by in her New Orleans motel room, memories and self-doubts force her to re-examine her role as a mother as well as her

ambitions. Through reflecting and guidance from her encounters, she paints herself a new identity, outside of others' definitions of who she is.

The link between the thesis' two sections is primarily thematic. The *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* portray a process of alienation: the two young lovers abandon their individuality in order to succumb to love. The woman in *Sans Rosie* is precisely fleeing this alienation. Her Montreal life has rid her of her identity – as she is defined by others – so she runs away to slowly rebuild her sense of self.

Remerciements

Un immense merci à ma directrice Diane Desrosiers pour son soutien infaillible. Elle a su, au cours des quatre dernières années, m'inspirer et me guider à travers mes explorations académiques. Son soutien moral, intellectuel et financier fut primordial à la complétion de mes études. Grâce à elle, j'ai eu l'occasion de me découvrir non seulement une passion pour l'Ancien Régime, mais également un amour des mots et de leur pouvoir.

Je dois également remercier Alain Farah, mon directeur, qui m'a pris sous son aile lors de ma deuxième année de maîtrise. Il a cru en mes capacités et mon projet d'écriture puis a su m'orienter à travers tous mes questionnements. Malgré les quelques remises en question douloureuses que ses interrogations auront suscitées, son support à travers les eaux troubles des études supérieures me permet aujourd'hui de présenter un mémoire dont je suis fière. Sous la direction d'Alain, j'ai trouvé en moi le récit qui n'attendait que de naître.

Bien sûr, j'ai joui d'un incroyable réseau à l'extérieur de l'université. Maman, papa, Ginette et même Thomas : merci pour vos milles encouragements, pour les tapes dans le dos, pour les *reality checks* autour de la table de cuisine... et merci d'avoir essuyé beaucoup, beaucoup de mes larmes.

Enfin, un immense merci à mon incroyable coloc Camilia. Elle a pris soin de moi et de mon moral au cours des deux dernières années, que ce soit avec une chocolatine ou une chanson de Taylor Swift à plein volume. Merci aussi à Cassandra, Maryse, Lexie, Astrid et ma chère Marie-Hélène d'avoir été mes *cheerleaders* inconditionnelles, toujours prêtes à me rassurer que le monde n'était pas en train de s'écrouler.

VOLET CRITIQUE

Actio et généricité dans *Les Angoysses douloureuses qui procedent
d'amours* d'Hélisenne de Crenne

Introduction

Bien qu'oubliée par la critique pendant des siècles, Hélienne de Crenne s'impose aujourd'hui comme une figure de proue de l'écriture féminine du XVI^e siècle. Familière avec la tradition humaniste, comme le confirme la publication, en 1541, de son travail de traduction des quatre premiers livres de *l'Énéide*, elle présente, dans ses trois premières œuvres, une fine connaissance des lettres antiques, des mécanismes rhétoriques ainsi que des récits italiens et espagnols l'ayant précédée. Gustave Reynier, dans *Le roman sentimental avant l'Astrée*, loue d'ailleurs son érudition :

Ses œuvres personnelles suffiraient d'ailleurs à nous convaincre qu'elle avait entretenu un long commerce avec l'antiquité, tant par les allusions et souvenirs qui y abondent que par les emprunts indiscrets qu'elle a faits au latin pour enrichir son vocabulaire. Il faut ajouter son nom à celui des femmes très cultivées qui furent la parure de notre Renaissance.¹

En effet, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*², *Les Epistres familiares et invectives*³ et *Le Songe de madame Helisenne*⁴, ses trois œuvres originales – bien que leur maternité soit parfois remise en question⁵ – sont criblées de références mythologiques et

¹ Gustave Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Armand Colin, 1908, p. 101.

² Voir l'édition critique de ce roman ainsi que son édition modernisée : Hélienne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, Christine de Buzon (éd.), Paris, Champion, 1997 ; Hélienne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amour*, Jean-Philippe Beaulieu (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005.

³ Voir les deux éditions critiques du recueil ainsi que l'édition modernisée : Hélienne de Crenne, *Les Epistres familiares et invectives de ma dame Hélienne*, Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier (éd.), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995 ; Hélienne de Crenne, *Les Epistres familiares et invectives*, Jerry C. Nash (éd.), Paris, Champion, 1996 ; Hélienne de Crenne, *Les Épitres familiares et invectives* suivi de *Le Songe*, Jean-Philippe Beaulieu (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008.

⁴ Voir l'édition critique de ce texte : Hélienne de Crenne, *Le Songe de madame Hélienne*, Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2022.

⁵ Dans son ouvrage *L'Écriture éditoriale à la Renaissance*, Anne Réach-Ngô remet en question la maternité des *Angoysses* en les considérant comme une construction éditoriale du cercle de Denys Janot, qui visait à

intertextuelles. On y sent également une forte influence du roman chevaleresque⁶ du Moyen Âge ainsi que de sa tradition courtoise. Un des emprunts les plus flagrants au sein des œuvres d'Hélisenne de Crenne est celui des prescriptions rhétoriques, celles de grands orateurs tels Cicéron et Quintilien. Ces directives dictent notamment de quelle manière la parole doit être exprimée pour être convaincante. C'est notamment par l'habile construction d'un *èthos*⁷ rhétorique approprié que cette virilité est orchestrée.

On s'intéressera ainsi aux *èthè* liés à la masculinité qui caractérisent les deux protagonistes masculins des *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*. Dans les deuxième et troisième parties du roman, Guénélic, jeune homme de modeste ascendance, narre son long voyage alors qu'il tente de retrouver son amante, dame Hélisenne, séquestrée par son mari jaloux et séquestrée dans un château. Il est accompagné de Quézinstra, son compagnon avide de chevalerie qui narre la toute fin du récit. Cette prise de parole au masculin dans les deux dernières parties du livre correspond au phénomène de ventriloquie textuelle, qui se produit lorsqu'un scripteur ou une scriptrice fait entendre en discours direct une voix « véritable et autre que la sienne⁸ ». La ventriloquie textuelle

offrir au public « un véritable *best-seller* ». Voir Anne Réach-Ngô, *L'Écriture éditoriale à la Renaissance : genèse et promotion du récit sentimental français (1530-1560)*, Genève, Droz, 2013, p. 346.

⁶ Au sujet de la chevalerie dans les *Angoysses*, voir Jean-Philippe Beaulieu, « Les données chevaleresques du contrat de lecture dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne », *Études françaises*, vol. XXXII, n° 1, 1996, p. 71–83.

⁷ F. Cornilliat et R. Lockwood font la distinction entre *ethos* (avec un *epsilon* en grec) et *èthos* (avec un *êta*). C'est ce dernier concept, celui du caractère qui transparaît à travers la parole, que nous privilégierons. Nous utiliserons ainsi « *èthos* » au singulier et, au pluriel, « *èthè* ». (François Cornilliat et Richard Lockwood (dir.), *Èthos et pathos : le statut du sujet rhétorique. Actes du colloque international de Saint-Denis (19-21 juin 1997)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 9-11).

⁸ Jean-Philippe Beaulieu, « Les voix de la maréchale d'Ancre. Effets de ventriloquie dans quelques pamphlets de 1617 », dans David Martens (dir.), *La pseudonymie dans la littérature française. De François*

est, au XVI^e siècle, encore rare chez les femmes écrivaines. Christine de Pizan est l'une des seules l'ayant fait avant Hélienne de Crenne, au tout début du XV^e siècle⁹. Le travestissement auquel a recours Hélienne de Crenne n'a fait l'objet jusqu'à maintenant que d'un seul article de Cathleen Bauschatz dans un ouvrage collectif datant de 2004 qui traite notamment des propos et comportements des jeunes hommes et de la façon dont ceux-ci bousculent les rôles sexués au sein du roman¹⁰.

Cependant, si la teneur des énoncés des protagonistes des *Angoysses* est déjà sujette à discussions, leur énonciation elle-même ne l'a pas encore été. Pourtant, comme Gilles Siouffi et Bénédicte Louvat-Molozay le rappellent en tête de l'ouvrage collectif qu'ils dirigent en 2007, on ne peut ignorer l'énonciateur lors de l'analyse de ses dires :

Un texte peut n'être signé de personne, ou de plusieurs auteurs : il peut être « désembrayé », comme on dit aujourd'hui, séparé de son énonciateur. La parole, au contraire, est nécessairement personnelle, individuelle, voire subjective. S'intéresser à la parole, c'est fatalement s'intéresser à son énonciateur.¹¹

Il se crée ainsi un angle mort dans les travaux portant sur les *Angoysses douloureuses* : celui de l'énonciation mise à l'écrit, au croisement de la narration et de l'art discursif. La performance de la parole, l'*actio* rhétorique, soit la gestuelle qui accompagne la prise de

Rabelais à Éric Chevillard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 230. Voir aussi Diane Desrosiers et Roxanne Roy (dir.), *Ventriloquie. Quand on fait parler les femmes (XV^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Hermann, 2020.

⁹ Cathleen M. Bauschatz, « “Mais quelque fois on me prenoit pour luy”. Narrative Cross-Dressing in *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, Part II », dans Kathryn Banks et Philip Ford (dir.), *Self and Other in Sixteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge Printing, 2002, p. 15-31.

¹⁰ Cathleen Bauschatz, « Travestissement textuel dans la "Seconde partie" des *Angoysses douloureuses* », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (dir.), *Hélienne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 55-70..

¹¹ Gilles Siouffi et Bénédicte Louvat-Molozay (dir.), *Les Mises en scène de la parole aux XVI^e et XVII^e siècles*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 10.

parole, et la prononciation, c'est-à-dire les paramètres de la voix (débit, ton, volume, etc.), est directement liée à l'éthos de l'orateur et constitue un aspect primordial de l'identité des personnages¹². Cicéron déclare, dans *De l'orateur*, que « toutes [les qualités d'orateur] n'existent que dans la mesure où l'action les fait valoir¹³ ». Il est donc de première importance d'intégrer cette facette de la rhétorique à l'analyse du discours « masculin » des *Angoysses*, surtout parce qu'il s'agit d'un des premiers exemples en littérature française du XVI^e siècle d'une femme prêtant voix à des hommes. Dans la *Fiammetta*, autre exemple de travestissement textuel auquel s'apparentent les *Angoysses* (mais où c'est un homme qui fait parler une femme), Boccace laisse entendre une parole féminine qui ne serait pas vraisemblable, selon Cathleen Bauschatz¹⁴. Hélisenne de Crenne, elle, semble faire parler un des protagonistes de son récit comme une femme. En effet, Guénélic est réprimandé à plusieurs reprises par son compagnon, qui l'exhorte à « exercer œuvres viriles¹⁵ » puisque, tout au long de leurs aventures, le jeune amant adopte des manières efféminées. Quézinstra,

¹² Ruth Amossy, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 236 p. ; Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 262 p. ; Dominique Maingueneau, « Problèmes d'éthos », dans *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n^{os} 113-114, 2002, p. 55-67 ; Dominique Maingueneau, « Retour critique sur l'éthos », *Langage et société*, n^o 149, 2014, p. 31-48 ; Ruth Amossy, « Dimension rationnelle et dimension affective de l'éthos », dans Michael Rinn (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 113-126 ; Michèle Bokobza Kahan et Ruth Amossy, « Ethos discursif et image d'auteur », *Argumentation & analyse du discours*, n^o 3, 2009, <https://aad.revues.org/656>.

¹³ Cicéron, *De l'orateur. Livre III*, E. Courbaud et H. Bornecque (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 88.

¹⁴ Cathleen Bauschatz, « “Hélisenne aux lisantes” : Address of Women Readers in the *Angoysses douloureuses* and in Boccaccio's *Fiammetta* », *Atlantis*, numéro spécial « Femmes et textes sous l'Ancien Régime », Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier (dir.), vol. XIX, n^o 1, 1993, p. 56-66.

¹⁵ Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours*, Christine de Buzon (éd.), Paris, Champion, 1997, p. 238. Cette édition servira à citer le texte, à moins d'avis contraire. Les renvois à cette édition seront indiqués dans le corps du texte sous le format (p. X).

lui, se fait son contre-ballant en revendiquant une expression proprement virile, idéale. Les êthè qui se construisent autour des deux protagonistes masculins peuvent alors être étudiés à travers l'expression de leur généricité, elle-même informée par leur *actio*.

Le travestissement textuel qui prend place dans les *Angoysses douloureuses* permet d'aborder les enjeux de l'écriture sous l'angle des études de genre et plus spécifiquement de la construction de la masculinité. Les modalités énonciatives de Guénélic et Quézinstra peuvent être considérées en regard des représentations textuelles de leur action rhétorique (*actio*). Selon notre première hypothèse, l'énonciation des personnages masculins doit, à cette époque, se conformer aux lieux communs (stéréotypes) traditionnellement liés à leur sexe, conformément aux prescriptions de l'*aptum* (convenance), où l'énonciation doit s'effectuer en regard du sexe, de l'âge, du statut et du groupe social du locuteur ou de la locutrice. Contrairement aux personnages féminins des *Angoysses*, qui prennent peu la parole, exception faite du personnage d'Hélisenne, les protagonistes masculins contribuent en grande majorité au dialogue du récit et présentent des cas plus complexes puisqu'ils sont mis en scène par une instance auctoriale proprement féminine, Hélisenne de Crenne. Le recensement des caractéristiques de l'*actio* de Guénélic et Quézinstra permettra d'observer les variations de leurs êthè. Ces variantes seront comparées aux tendances énonciatives de dame Hélisenne, modèle de féminité.

La suite de cette analyse, ainsi que notre deuxième hypothèse, s'inscrivent dans la foulée des travaux de Judith Butler¹⁶. La notion de performativité du genre implique que la généricité (l'identité de genre) est un construit social, un rôle joué qui inclut une façon de parler, des comportements, des attitudes, des gestes, culturellement associés à un sexe biologique. Cette notion modifie les postulats mêmes de la généricité qui n'est plus considérée comme une simple dichotomie masculin-féminin mais est plutôt envisagée comme un spectre de possibilités, indépendantes du sexe biologique. Les différences notables observées entre les modalités énonciatives des deux protagonistes masculins des *Angoysses* contreviennent parfois aux lieux communs attendus pour ressembler plutôt à celles des femmes. Ces modalités viennent ainsi déranger l'axe binaire de la généricité sur lequel devraient se placer les jeunes hommes. La généricité de ceux-ci deviendrait ainsi fluide, une performance parfois inconstante. Le fait que la parole masculine des *Angoysses* soit le fruit d'une double ventriloquie – de la part de dame Hélienne ainsi que d'Hélienne de Crenne – pourrait informer cette fluidité. L'angle du travestissement textuel, bien que riche, sera cependant écarté de l'analyse de la généricité liée à *actio* dans le cadre de cette recherche, afin d'explorer une nouvelle avenue critique.

Le cas de dame Hélienne

Afin d'évaluer proprement les êthè de Guénélic et Quézinstra, il faut d'abord se pencher sur l'èthos qui se construit chez dame Hélienne, narratrice et protagoniste de la

¹⁶ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Cynthia Kraus (trad.), Paris, La Découverte, 2006, 284 p.

première partie des *Angoysses*. Peu de prescriptions régissent réellement l'énonciation rhétorique féminine au XVI^e siècle. En ce qui est des ouvrages antiques, les femmes sont plus souvent utilisées comme contre-exemple, comme modèles négatifs. Dans *L'Orateur*, Cicéron compare par exemple les figures de style excessives qui ornent la parole aux bijoux que portent les femmes¹⁷. Quintilien, quant à lui, insiste sur l'importance pour l'orateur d'une voix forte afin que celle-ci « ne soit pas ténue et grêle comme celles eunuques, des femmes et des malades¹⁸ ». Il mentionne également qu'il faut éviter une voix « sourde, rude, grosse, dure, raide, rauque, grasseyante ou grêle, inconsistante, menue, molle, efféminée¹⁹ ».

Toutefois, si on ne retrouve pas vraiment de prescriptions spécifiquement destinées aux femmes dans les traités rhétoriques, ce qui n'étonne pas considérant le peu d'espace qui leur était accordé dans la sphère politique, où l'art oratoire se pratiquait, les traités de savoir-vivre regorgent de recommandations. Dans ses *Enseignements à sa fille*, Anne de France exhorte sa fille à se montrer « véritable, franche, humble, courtoise et léale²⁰ ». Après certains développements sur la chasteté et la mode, elle nomme tous les comportements à proscrire pour une jeune femme à marier :

Et pourtant, ma fille, prenez-y exemple et vous gardez, quelque privauté où vous soyez, de faire nulles lourdes contenance, tant de branler ou virer la tête ça ni là, comme d'avoir les yeux aigus, légers ni épars. Aussi, de beaucoup ne trop rire [...] car il est très malséant,

¹⁷ Cicéron, *L'Orateur*, Albert Yon (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 28.

¹⁸ *Ibid.*, p. 227.

¹⁹ *Ibid.*, p. 231.

²⁰ Anne de France, *Enseignements à sa fille*, Tatiana Claviet et Élianne Viennot (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 42.

mêmement à filles nobles, lesquelles en toutes choses doivent avoir manières plus pesantes, douces et assurées que les autres. De parler aussi beaucoup, ni avoir langage trop affilé, comme plusieurs folles coquardes [...]. Car à ce, sont-elles souvent jugées folles et non chastes de leur corps ; et dit un philosophe qu'aux yeux et à la langue est évidemment connue la chasteté d'une femme. [...] Soyez aussi tardive et froide en toutes vos réponses [...] Gardez-vous aussi de courir ni saillir, d'aucun pincer ni bouter.²¹

Il se dessine ainsi une tendance pédagogique de la part de la mère : celle d'élever une fille au caractère docile et sachant se contraindre dans des situations sociales²². Enfin, Diane Desrosiers dresse un résumé des notions d'éloquence présentes dans quelques traités des XVI^e et XVII^e siècles :

[L]'interaction entre les hommes et les femmes, avec l'amour pour dénominateur commun, que préconisent le *Courtisan*, le *Galatée* et la *Conversation civile*, dessine une conception de l'*actio* féminine plus engagée dans la vie active, dans la cité, notamment par le biais de la conversation. Elle demeure encore toutefois balisée par une vision de la nature féminine où aux yeux, aux gestes et à la langue est connue et se mesure la chasteté de la femme, mais aussi désormais sa civilité.²³

Bien que ces considérations soient surtout orientées vers l'art de la conversation, la « bienséance » féminine, inscrite dans la docilité, est le principal repère disponible pour régir l'énonciation au féminin : silence, gravité et amabilité sont de mise.

Dame Hélienne, qui prend seulement la parole dans la « Première partie » du roman ainsi qu'à la toute fin de la « Troisième partie », ne se conforme pas toujours à ces idéaux de bienséance. Rendue délirante par les flèches d'Amour, elle oscille entre silence

²¹ *Ibid.*, p. 55-56.

²² Colette H. Winn présente l'héritage maternel en termes de bienséance chez Christine de Pisan, Anne de France et Jeanne de Schomberg dans un article de 1993. Colette H. Winn, « “De mère en filles” : Les manuels d'éducation sous l'Ancien Régime », *Atlantis*, vol. XIX, n° 1, 1993, p. 23-30. On peut aussi se référer à l'ouvrage de Ruth Kelso, *Doctrine for the Lady of the Renaissance*, pour une étude plus large des prescriptions dédiées aux femmes dans toutes les sphères de la vie au XVI^e siècle. Ruth Kelso, *Doctrine for the Lady of the Renaissance*, Urbana, University of Illinois Press, 1956.

²³ Diane Desrosiers, « L'*actio* au féminin à la Renaissance », *art. cité*, p. 138.

docile et folie furieuse. Cependant, la majorité de ses comportements, s'ils ne sont pas « appropriés », n'en sont pas moins typiquement « féminins ». Dès son introduction, dame Hélienne insiste sur sa beauté physique : « j'estoye de forme elegante, et de tout si bien proportionnée que j'excedoye toutes aultres femmes en beaulté de corps; et si j'eusse esté aussi accomplye en beaulté de visage, je m'eusse hardiment osé nommer des plus belles de France » (p. 100). Cet accent sur la beauté extérieure fait d'elle une femme en demande, que plusieurs hommes courtisent, le sommet de la féminité. Une fois mariée très jeune et après avoir aperçu Guénélic dont elle tombe amoureuse, la jeune femme s'enferme régulièrement dans sa chambre pour pleurer, se réfugiant ainsi dans la sphère domestique pour explorer ses sentiments et les divulguer au lecteur. Dans la teneur de ses paroles, Hélienne reprend la plupart des *topoi* typiquement féminins du XVI^e siècle : *exempla* féminins, appels à Minerve et Vénus, etc. Il faut noter que, dans l'épître dédicatoire de la « Première partie », Hélienne de Crenne insiste sur sa « main tremblante » (p. 97) et sa « debile main » (p. 97). Son écriture est déjà « faible », avant même que la voix de son personnage ne le soit. L'énonciation de dame Hélienne est, en effet, souvent faible et tremblante, exactement ce que Quintilien proscriit. Tout au long du récit, les larmes, les soupirs, les évanouissements et les tremblements sont caractéristiques de l'*actio* de dame Hélienne²⁴ :

Après les salutiferes parolles, je vouluz commencer à parler, mais devant que prononcer la premiere parolle je commencay à trembler, et entra une si extreme froideur dedans mes os : que pour la douleur que je souffroy, la parolle me fut forclos, au moyen des regretz qui

²⁴ Voir aussi les pages 119, 120, 128, 152, 192, 212 et 213-214.

antipoient ma voix : et fuz long temps, que plus simulachre ou stature, que creature vive representois. Moy estant en ceste extremité reduicte, ne povoye trouver paix ne tranquillité en mon cueur : mais souspirant jusques à effusion de larmes tenoy le chef baissé [...].
(p. 148)

L'énonciation de dame Hélienne semble pourtant respecter, par moments, quelques règles de base de la bienséance traditionnelle. Le précédent extrait, qui survient lors d'une visite au temple, se termine par cette mention du « chef baissé » (p. 148) ; la narratrice se peint alors sous les traits d'une épouse silencieuse et docile lors de ses promenades avec son mari. Ces sorties sont l'occasion pour dame Hélienne de conserver, si ce n'est sauver, sa réputation et l'intégrité de son honneur, ainsi que celle de son mari. Coquette, elle joue le rôle de la douce compagne admirée de tous avec « gravité honneste » (p. 123).

Si l'énonciation de dame Hélienne est souvent faible et typiquement « féminine », la jeune femme contrevient également aux attentes de silence et de bienséance à de multiples reprises, tourmentée par Amour au point de perdre le contrôle de ses gestes. Le premier épisode le plus remarquable de manquement aux attentes qu'a son mari (ainsi que ses suivantes) envers elle survient après que celui-ci lui ait demandé si elle regrettait l'Amour qu'elle ressentait pour son ami : « Tout subit qu'il eut achevé son propos, je luy commençay à nyer le tout. Car j'estoye devenue hardye et audacieuse, et jusques à ce temps avois esté timide, et luy dis ainsi : Comment estes vous encores en telle maudicte et damnable opinion ? » (p. 114). Après cette première démonstration volontaire de rébellion contre son époux, la condition physique de dame Hélienne se détériore. Elizabeth Guild, qui propose une lecture des *Angoysses* sous l'angle de la corporalité féminine, explique que c'est le désir refoulé qui entraîne la maladie physique (tremblements, froideurs, etc.)

et lui vole la capacité de parole²⁵. Cette maladie l'agite ; la violence en elle atteint son apogée peu de temps après. Son mari, furieux que Guénélic ait suivi le couple dans leur nouvelle demeure et continué d'exhiber ses sentiments, dénonce les changements de comportement de son épouse : « [...] ton appétit venerien, a envenimé ton cueur, qui au paravant estoit pur et chaste : tu es si abusée de son amour, que tu as changé toutes tes complexions, facons, gestes, vouloyrs et manieres honnestes en opposite sorte » (p. 117).

À ces mots, Hélienne s'enflamme véritablement :

Et je me levay comme femme furieuse, et sans scavoir prononcer la premiere parolle, pour luy respondre, je commencay à derompre mes cheveux et à violer et ensanglanter ma face de mes ongles, et de mon trenchant cry femenin penetroye les aureilles des escoutans. Quand je peuz parler, comme femme du tout aliénée de raison je luy dis [...] Et en ce disant, mes yeulx estincelloient de furieuse chaleur, et frappoye de mon poing contre mon estomach, tellement que je feuz si lassée, que je demeuray comme morte. (p. 118)

Cette crise d'une violence presque animale, au cours de laquelle elle exhorte son mari à la tuer avant qu'elle ne se tue elle-même, rassemble plusieurs éléments caractéristiques de la folie d'Amour et de son impact sur l'*actio*. On y remarque entre autres la perte de la capacité de parole, l'échec du *logos* ; dame Hélienne perd sa « raison » par cause d'émotions trop fortes. Alors que le mari d'Hélienne, lorsqu'il est furieux, se lance immédiatement dans une tirade calomnieuse, Hélienne, elle, s'enferme presque systématiquement dans un court épisode de mutisme. On retrouve ce topos de l'échec de l'énonciation à de nombreuses reprises dans la « Première partie » des *Angoysses*²⁶. Bien

²⁵ Elizabeth Guild, « “Suivant le naturel du sexe foeminin”. The Representation of the Feminine in *Les Angoysses amoureuses qui procedent d'amours* », dans Philip Ford et Gillian Jondorf (dir.), *Humanism and Letters in the Age of François 1^{er}*, Cambridge Cambridge Printing, 1996, p. 83.

²⁶ Voir les pages 107, 108, 111, 112-113, 148, 157, 192, 208 et 211.

souvent des cris ou des sanglots violents accompagnent ces silences²⁷. En guise de résultat, la voix, lorsqu'on la retrouve, est « cassée et interrompue » (p. 112 ; 148). Ces descriptions exacerbent le contraste entre la vision « idéale » de la femme mariée qu'entretient la société renaissante, héritée de la tradition courtoise, et les comportements erratiques inappropriés que dame Hélienne adopte dans la sphère domestique. Audrey Gilles-Chikhaoui souligne cette dualité entre privé et public et l'impact qu'elle a sur dame Hélienne :

Hélienne est partagée entre le plaisir d'une relation privée – Guénélic – et celui des relations publiques – les compliments de la multitude. Elle est à la fois le point de départ et d'arrivée de deux cercles de regards : ceux de la multitude – être vue – et les siens – voir. Ses sens sont divisés : la vue pour Guénélic, l'ouïe pour les admirateurs, mais son esprit empêche tout plaisir aux galanteries [...] Les deux espaces extérieurs où se fait la quête d'Hélienne, le temple et le tribunal, se signifient par un paradoxe fort : ils sont les seuls lieux où elle peut voir et parler à son amant et où le danger de révéler sa passion adultère est le plus fort.²⁸

Cette tension contribue, avec le simple sentiment d'Amour, aux comportements erratiques de dame Hélienne. Véronique Duché-Gavet, dans sa contribution à l'ouvrage de Gilles Siouffi et Bénédicte Louvat-Molozay, traite du rôle de l'intimité – et de son absence – dans l'énonciation entre les deux amants ; les discussions dans des lieux publics sont souvent empreints d'un langage corporel plus marqué, puisque le pouvoir de la parole est limité par la présence d'autrui²⁹. On y voit la marque d'une certaine inconstance – trait souvent

²⁷ D'autres démonstrations de la « fureur » de dame Hélienne se trouvent aux pages 171, 199, 200, 206, 208 et 209.

²⁸ Audrey Gilles-Chikhaoui, « Quête du plaisir et dialectique privé/public du moi féminin dans *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* d'Hélienne de Crenne », dans Marta Teixeira Anacleto (dir.), *Topique(s) du public et du privé dans la littérature romanesque d'Ancien Régime*, Paris, Vrin, 2015, p. 282.

²⁹ Véronique Duché-Gavet, « “Une forest de toutes parolles honnestes, modestes et amyables...” La mise en scène de la parole dans le roman sentimental », dans Gilles Siouffi et Bénédicte Louvat-Molozay (dir.), *Les Mises en scène de la parole aux XVI^e et XVII^e siècles*, op. cit., p. 105-106.

associé au sexe féminin³⁰ – dont elle fait preuve durant « Première partie » ; forcée de contenir ses sentiments en public, c'est le corps qui se déchaîne, autant en privé que lors de conversations publiques mais dissimulées, comme lorsque Guénélic la prend à part au temple :

A la prononciation de mes parolles je devins palle, et me print ung tremblement de tous mes membres, souspirs en si grand multitude vuydoye<nt> de mon estomach que l'ung ne donnoit lieu à l'autre, parquoy je luy declairoye assez par mes gestes extérieures, et par le semblant de mes yeulx attrayans, que j'avoye l'affection interieure de mesme à luy [...].
(p. 128)

On voit ainsi se former une *actio* féminine caractérisée par le manque de contrôle et la fragilité physique.

L'énonciation masculine problématique

Bien que les rhéteurs antiques n'aient pas formulé de prescriptions claires pour l'énonciation féminine, ils ont mis en place un système d'expression orale pour les hommes extrêmement exhaustif, précis jusque dans le moindre détail. Du ton de voix préféré jusqu'aux minuscules mouvements de chaque doigt, tous les paramètres de la prise de parole font l'objet de recommandations. Dans *De l'orateur*, Cicéron décrit ainsi l'importance du corps et de la voix dans la prise de parole :

En effet, à tout mouvement de l'âme correspond en quelque sorte naturellement son expression de physionomie, son accent et son geste propres, et tout le corps de l'homme,

³⁰ Dans sa deuxième épître invective, Hélienne de Crenne adopte la voix masculine du mari des *Angoysses* pour critiquer « cet inscontant sexe femenin ». Hélienne de Crenne, *Les Epistres familiares et invectives*, Jerry C. Nash (éd.), Paris, Champion, 1996, p. 139.

toute sa physionomie, tous ses accents vibrent, comme les cordes d'une lyre, selon le mouvement de l'âme qui les met en branle.³¹

La voix, première corde de cette « lyre », doit ainsi pouvoir être modulée d'infinies manières, selon l'émotion véhiculée : la colère, la tristesse, la peur et la violence, la joie ou l'abattement. Chacune d'elles jouit alors d'une courte description du ton et du débit approprié pour l'exprimer. Chez Quintilien, on présente ce qui s'oppose à la faible voix des femmes (et des eunuques) ; la robustesse et la constitution, ainsi qu'un « gosier sain, c'est-à-dire souple et lisse » sont caractéristiques d'un excellent orateur³². Enfin, en plus d'une remarque qui rejoint celle de Cicéron sur la modulation de la voix en fonction du contexte, Quintilien conclut ses prescriptions ainsi : « Le débit est orné, lorsqu'il est aidé par une voix facile, ample, riche, souple, solide, douce, résistante, claire, pure, qui coupe l'air et reste bien dans l'oreille³³. » Il se dégage ainsi des prescriptions masculines un thème commun, celui du contrôle : contrôle de la voix, du rythme, du visage et du corps. Ces éléments permettent l'aisance dans la prise de parole.

Quézinstra comme modèle viril

Quézinstra, dans sa grandeur chevaleresque, est au sein des *Angoysses* le représentant d'une prise de parole qualifiée de « melliflue ». Le compagnon de Guénélic, décrit comme étant « jeune d'aage, et antique de sens » (p. 238), vient d'une famille noble, dont il a cependant été chassé par une belle-mère jalouse, et formé à l'art militaire depuis

³¹ Cicéron, *De l'orateur. Livre III*, E. Courbaud et H. Bornecque (trad.), *op. cit.*, p. 90.

³² Quintilien, *Institution oratoire*. Tome VI. Livres X et XI, Jean Cousin (trad.), *op. cit.*, p. 227.

³³ *Ibid.*, p. 232.

son enfance. Tout au long du roman, il oppose aux envolées amoureuses de Guénélic une logique et une rhétorique anti-amour inébranlables. Il tente de convaincre le jeune amant de se désister de ses sentiments grâce à son éloquence. La première description de l'énonciation de Quézinstra associe celui-ci à un personnage mythologique : « Après que j'euz escouté telles remonstrances (dont l'elegance et douce prononciation, excedoit celle qui jadis distilla de la melliflue bouche du tres eloquent Nestor) ainsi commencay à dire [...] » (p. 242-243). Dans l'*Odyssée* et l'*Illiade*, la figure de Nestor est celle du vieux sage dont les conseils, quoique judicieux, sont trop souvent ignorés. On retrouve ce même phénomène chez Quézinstra et Guénélic, ce dernier appréciant le réconfort que tente de lui apporter son ami mais demeurant très attaché à ses amours et sa propre quête.

Les qualificatifs que Guénélic utilise pour décrire les prises de parole de son compagnon varient selon la situation dans laquelle les deux hommes se trouvent, et semblent toujours convenir à ce dont l'interlocuteur a besoin d'entendre. Quézinstra use de « douceur, urbanité et clemence » (p. 251), lorsque, à la suite d'une attaque de brigands, il s'efforce de réconforter Guénélic et lui rappeler que tout grand héros rencontre des périls. Ce dernier étant une fois de plus en larmes, il est bien approprié que Quézinstra adopte un ton plus doux. Cependant, cette « urbanité », cette délicate courtoisie, crée un contraste avec le violent épisode de combat venant de se terminer. Par cette parole attentionnée, Quézinstra démontre une excellente capacité à contrôler son énonciation dans une situation qui aurait pourtant pu l'ébranler et le pousser vers un débordement d'émotions. Le même type de démonstration survient lorsque les deux jeunes hommes participent à un tournoi à Goranflos. Quézinstra y fait preuve de grand talent et en ressort aussi joyeux « que si en

l'Olimpie bataillant eust la victoire rapportée » (p. 314)³⁴. Après son exaltante louange de l'art militaire et de la Fortune qui leur y a donné la gloire, Guénélic, bien qu'il ne soit pas convaincu, commente l'efficacité des paroles de son compagnon : « Combien que ces parolles fussent tant accommodement narrées qu'elles excedoient la virgilienne prononciation, n'avoient tant de vigueur, que en aulcune partie, de ma volonté d'esmouvoir me peussent » (p. 315-316). Bien qu'il n'ait pas réussi à faire fléchir la volonté de Guénélic de se concentrer sur ses considérations amoureuses, Quézinstra dépasserait en éloquence le plus grand poète latin. Encore une fois, un discours digne des Anciens est accompli peu de temps après un combat acharné, au cours duquel Quézinstra a même été blessé. Ce contrôle de soi est une qualité du jeune homme qui brille à de multiples reprises au cours des *Angoysses* et qui se manifeste par l'efficacité de ses propos. Le prince de Bouvaque, convaincu par Quézinstra de ne pas exécuter ses sujets rebelles, commente le discours qu'il lui avait destiné :

Vertueux Chevalier, vostre narration par telle sorte est limitée, que plus contiennent les sentences, que ne font les parolles, lesquelles en si grand efficace me sont au cueur, que en faveur de vous, me veulx totalement desister de l'appetit que j'avoye d'user de vindication [...]. (p. 381)

Par sa narration « limitée », Quézinstra arrive à transmettre plusieurs sages conseils, ces « sentences », en peu de mots. Il se présente ainsi comme un modèle d'èthos masculin ; en contrôle de son énonciation, bon rhéteur et guerrier féroce. Ce n'est qu'au moment de ses faits d'armes que son attitude sérieuse et moralisatrice tombe quelque peu, laissant place à

³⁴ On remarquera également que c'est la seule instance où Quézinstra se montre hilare, limitant l'expression de sa joie au contexte chevaleresque du duel.

l'exaltation guerrière. Il s'y montre aussi habile que clément et débonnaire, ce qui étonne ses adversaires³⁵.

La puissance – physique et rhétorique – de Quézinstra ne vacille que dans deux contextes : lorsqu'il est privé de l'exercice militaire et lorsque la vie de Guénélic est en jeu. À Goranflos, alors que son compagnon souhaite reprendre la route le plus rapidement possible, Quézinstra, lui, désire rester sur place et participer au tournoi de chevalerie organisé par le duc. Il dit à son ami qu'il mettra de côté ses désirs pour le suivre dans son voyage, mais non sans peine :

Ces parolles proférées, il ne pardonna au continuel pleurer, et non moins dolent ne se monstroït que le filz de Thetis pour la mort de son tres cher amy Patroclus. Et je voyant que pour n'estre en sa faculté d'exercer chevalerie (il estoit en telle extremité reduyct) commençay à le reconforter, combien que moymesmes feusse bien necessiteux de reconfort, et luy dis : Quezinstra, ce me semble chose admirable de vous veoir en pleurs consumer vostre vie, en effacant vostre virile et plaisant face [...]. (p. 265)

C'est la première fois que l'énonciation de Quézinstra n'est ni sévère, ni particulièrement habile. Ce se sont les émotions pathétiques qui prennent le dessus sur son ethos, jusque-là digne, masculin et soigneusement cultivé. Le « continuel pleurer », manifeste démonstration de faiblesse et de perte de contrôle, rappelle les crises de larmes de dame Hélisenne, enfermée dans sa chambre ; ces larmes ne sont pas appropriées pour un homme prenant la parole, surtout celui qui se veut chevalier. Cependant, le rapprochement avec Achille, le fils de Thétis, apparente ce comportement de celui d'un héros antique bien connu et, ainsi, légitime le débordement d'émotions. Enfin, après la première ronde du

³⁵ Le principal épisode mettant en scène la clémence inattendue de Quézinstra survient lors du siège d'Élivéba, lorsqu'il aide le frère de l'amiral à se relever après leur combat, plutôt que de l'achever (p. 366).

tournoi à Goranflos, le prince Zélandin invite les deux jeunes hommes à venir converser avec lui dans sa chambre. Quézinstra refuse d'abord l'invitation « car il ne demandoit que se retrouver seul pour recommencer ses lamentables complainctes » (p. 287). Toutefois, la douleur intérieure, la tristesse, qu'éprouve alors Quézinstra est justifiée, car il n'a pu prendre part au tournoi, exercice pour lequel, noble chevalier, il a été formé dès son adolescence. Lorsqu'il est contraint de visiter le prince puis qu'il est questionné à propos du tournoi, il retombe dans un mutisme caractéristique de l'émotion forte :

[...] j'euz certaine intelligence, que mon compaignon souffroit une merveilleuse douleur intérieure : car la mutation de sa couleur le demonstroït : il commenca à se refroidir, la langue devint mutte, qui estoit signification d'excessive anxieté : parquoy simulant avoir quelque affaire, avecq le meilleur moyen qu'il peut se voulut licencier [...]. (p. 287)

Le mutisme et l'agitation de Quézinstra ne sont cependant jamais commentés négativement par Guénélic, le narrateur, ni par son entourage. Son honneur est plutôt complimenté et Zélandin trouve immédiatement un moyen de l'accommoder. Les pleurs, la pâleur et le silence de Quézinstra sont donc liés au fait d'être privé de l'action militaire, exercice viril par excellence. D'une certaine manière, Quézinstra pleure l'occasion manquée de prouver sa virilité.

Un second rapprochement entre les deux compagnons et le duo que forment Achille et Patrocle survient plus tard, lors du siège d'Élivéba. Les forces ennemies souhaitent éliminer Quézinstra, qui se montre sans merci sur le champ de bataille. Ils confondent cependant les deux hommes et capturent Guénélic, qui porte une armure semblable à celle de son compagnon. À cette nouvelle, Quézinstra sombre dans la tristesse :

[...] Quezinstra fut si irrité, que pour l'aspre et acerbe douleur interieure qui l'exagitoit, luy deffaillit la vigueur de son cuer, à cause qu'il estoit plus timide de ma mort que de ma prinse. Et pource sans dilation s'absenta, et retira dedans la cité, et les aultres le suyvirent : mais quand il fut en sa chambre, pour ne povoir plus supporter l'extreme travail dont il estoit persecuté, pour ultime refuge se colloqua au triste lict, ou il donna principe à former tres grievres complaintes et dolooureux regretz : lesquelz il continua assiduellement, sans ce que aulcun le peust corroborer ne conforter. (p. 349)

L'enfermement de Quézinstra dans sa chambre et ses complaints viennent une fois de plus rappeler le solitaire et douloureux quotidien de dame Hélienne. Plutôt que la privation de la virilité, ce qui explique et justifie l'émotion du jeune homme est la perte de son compagnon d'armes. Le parallèle avec les figures d'Achille et Patrocle sert encore une fois à rendre plus viril ce débordement d'émotion de Quézinstra. Le jeune homme, comme le héros des Grecs, se tournera vers la violence et le combat après avoir pleuré la perte de son ami et se fera champion pour le délivrer. Enfin, le dernier épisode de vulnérabilité que démontre Quézinstra se produit vers la fin de la « Tierce partie », lorsqu'il prend le relais de la narration pour décrire la mort des amants³⁶. Lorsque Guénélic meurt enfin, Quézinstra ne peut « aulcunes parolles proferer » (p. 486) ni soutenir ses « debiles membres » (p. 486). Ce sont là des symptômes qui affectent aussi dame Hélienne lorsque l'émotion la submerge : c'est alors l'échec du *logos* et la faiblesse du corps.

Dans l'ensemble de l'œuvre, Quézinstra se conforme donc le plus souvent aux idéaux de la parole masculine. Son énonciation « melliflue », les rapprochements entre son personnage et diverses figures héroïques antiques et le contrôle précis du ton de sa voix et de son langage corporel font de lui un véritable modèle de l'éthos viril recherché par

³⁶ Dans l'édition en français moderne de Jean-Philippe Beaulieu, « l'ample et accommodée narration » de Quézintra est séparée de la « Tierce partie » et constitue un chapitre à part.

Cicéron et Quintilien. Ses quelques moments de faiblesse, eux, sont toujours justifiés par un enjeu véritablement masculin, comme l'art militaire et la *sodalitas*, ou sodalité.

Guénélic et l'èthos trouble

Si Quézinstras incarne l'èthos viril par excellence et brille par les qualités de son énonciation, Guénélic, lui, permet à la narratrice Hélienne de Crenne de montrer une autre facette de l'énonciation « masculine ». Au tout début des *Angoysses*, dame Hélienne s'attarde sur la beauté de Guénélic : « [...] il me sembla de tres belle forme et selon que je povoye conjecturer à sa phisonomie, je l'estimoys, gracieux et amyable : il avoit le visaige riant, la chevelure creppe, ung petit blonde, et sans avoir barbe [...] » (p. 102). Tout comme elle-même se disait d'une beauté incomparable, le fait que Guénélic est joli, blond et jeune semble promettre un amant idéal. Cependant, la première partie des *Angoysses* présente, du point de vue de dame Hélienne, un amant ingrat et indiscret qui accumule « importunitez et detractons » (p. 230). La « Seconde partie » sert ensuite à réhabiliter Guénélic, à le montrer sous un nouveau jour :

Bien est vray que par son indiscretion, d'impatience accompagnée, Il a esté cause de tres grand mal, dont depuis il a eu congnoissance, se repentant de sa petite consideration, comme vous pourrez veoir par **ses** angoisses : et ne vous esmerveillez si en icelle vous voyez des peines indicibles, qu'il a souffert [...] : car telle est l'humaine virile condition, que durant le tempz qu'ilz n'ont encore jouy de la chose aymée, ilz ne pardonnent à aucuns perilz [...]. (p. 231)

Hélienne de Crenne mentionne dans ce passage la « virile condition », plaçant ainsi Guénélic directement, sur l'axe de la genericité, du côté de la masculinité. Cependant, Cathleen Bauschatz soulève déjà, dans son article « Travestissement textuel dans la “Seconde partie” des *Angoysses douloureuses* », les comportements typiquement féminins

qu'adopte Guénélic – enfermement dans la chambre, association à des *exempla* d'héroïnes antiques, emprisonnement, etc. – et qui permettent de « contourner la binarité sexuelle et la violence qui paraît presque inévitablement accompagner la sexualité³⁷ ». Or, ce « contournement » semble aller au-delà des gestes et dires de Guénélic. Dès la « Première partie » des *Angoysses douloureuses*, on note des manières énonciatives qui se rapprochent de celles de dame Hélisenne et, par conséquent, de la féminité. Lors d'une visite au temple, dame Hélisenne remarque la « mutation de sa couleur » et le fait qu'il ressemble à un « homme qui justice craint, et miséricorde demande » (p. 165) alors qu'il s'adresse à elle. Ce dernier signe rappelle le « chef baissé » (p. 148) que dame Hélisenne adopte elle-même en présence d'hommes, signe d'humilité et, parfois, de honte. Guénélic commente aussi son énonciation au même moment :

Las ma Dame sy en ma puissance n'est de vous narrer les agitations et afflictions dont mon ame est occupée, les grandes sollicitudes qui incessamment se accumulent en mes tristes ymaginations pour acquérir vostre benevolence, ma face taincte de palle couleur, les continuelz souspirs indubitablement vous en doibvent rendre certaine. [...] Par ces signes evidens et demonstratifz me debvez estimer pour vostre serviteur perpetuel. (p. 166)

La pâleur de la peau et les soupirs incessants qui entravent la parole sont exactement les mêmes symptômes que montre dame Hélisenne devant son mari : la « face palle » (p. 198) et les « souspirs en tres grand abondance » (p. 152) reviennent à maintes reprises dans la « Première partie »³⁸. Malgré ces signes évidents d'anxiété – ou d'humilité – amoureuse, dame Hélisenne qualifie les prises de parole de Guénélic de « suaves » (p. 175),

³⁷ Cathleen Bauschatz, « Travestissement textuel dans la “Seconde partie” des *Angoysses douloureuses* », *op. cit.*, p. 70.

³⁸ Voir la note 24 pour des renvois aux épisodes similaires.

d'« elegante[s] et douce[s] » (p. 176) et de « melliflues » (p. 177). Considérant que Guénélic est, à ce moment, content de voir son amie et tente de la séduire, il n'est pas surprenant que ce soit le ton qu'il adopte. Son énonciation développe ici un ethos d'amant courtois, respectueux de sa dame et complètement subordonné à elle, alors que dame Hélisenne juge ses agissements inconstants et ingrats.

C'est à l'occasion de la « Seconde partie » des *Angoysses* que l'ethos discursif de Guénélic se brouille radicalement. Dès le début du récit narré cette fois par Guénélic, on trouve cette fameuse citation qui l'exhorte à « exercer œuvres viriles » (p. 238). Le jeune amant est ainsi, avant même d'entrer dans le vif de l'intrigue amoureuse, représenté comme ayant de la difficulté à incarner une masculinité plus traditionnelle, plus virile, comme le fait son compagnon. Guénélic se trouve privé de la vue de sa dame, ce qui le catapulte dans un état de détresse similaire à celui de dame Hélisenne enfermée par son mari. Lorsqu'il apprend son départ, il est véritablement dévasté :

Hélas quand si acerbés parolles me furent prononcées, en si grande terreur m'entrèrent dedans l'entendement, que peu s'en faillit que ne tombasse mort : et n'eust esté que ce mien parfaict et fidele compaignon en ma presence assistoit, je fusse succumbé en quelque inconvenient irrecuperable : Mais pour ce que par la mutation de ma couleur, l'extreme travail que je souffroye avoit compris, il se monstra diligent de me secourir : toutesfois je ne differay en sa presence de me plaindre et lamenter [...]. (p. 239)

La lamentation qui suit ce passage est elle-même accompagnée de pleurs et d'aphasie auxquels succèdent quelques formules qui rappellent le comportement d'Hélisenne : « En proferant telles ou semblables parolles, s'ensuyvoyent larmes plus chauldes que la flamme du mont d'Etna : et estoye par yre et douleur si agguillonné, qu'il me fut impossible de plus scavoir aulcunes parolles proferer » (p. 241). Enfin, après quelques remontrances de

la part de Quézinstra, Guénélic perd complètement le contrôle de son corps, se faisant violence : « Ce pendant que je proferoye telles parolles, par plus grande yre me frapoye, et desrompoye mes cheveulx que ne faisoit Agamenon le quel par furieuse douleur sa belle perrucque dilaceroit et rompoit » (p. 243-244). On remarque ainsi, dans ces trois passages, une imitation presque parfaite des crises que vivait dame Hélienne lors de la « Première partie ». Mutation de couleur, lamentations, larmes, mutisme, coups portés à soi-même et arrachage de cheveux sont tous les symptômes que cette dernière démontrait lorsqu'elle était enfermée ou confrontée par son mari, privée de la vue de son ami. La perte du *logos* et de la maîtrise du corps rapproche – et même unit – les deux jeunes amants dans une *actio* problématique : inefficace, répréhensible, féminine.

Une fois passé le choc initial du départ de dame Hélienne, Guénélic continue, pendant son année de pérégrination³⁹, à constamment pleurer et se lamenter (p. 266). Durant son séjour à Goranflos, les allusions à son énonciation sont moindres ; l'épisode, notamment consacré aux angoisses chevaleresques de Quézinstra, voit Guénélic certes toujours mélancolique mais beaucoup plus effacé. À l'instar d'Hélienne, il cherche constamment la solitude de sa chambre, lieu domestique par excellence, et se complait dans la remémoration de ses angoisses amoureuses.

³⁹ Quézinstra, qui commente la tendance de son compagnon à se plaindre, mentionne que « Desja Phebus est renouvelé » depuis qu'il a vu dame Hélienne (p. 267).

La « Tierce partie » des *Angoysses douloureuses* voit les amants enfin réunis. Cependant, autant Guénélic souffrait de ne pas savoir où était détenue son amie, autant sa condition ne s'améliore guère lorsqu'il la retrouve et doit se montrer patient avant de la secourir. Lorsqu'il apprend que la dame détenue au château de Cabasus est bel et bien Hélisenne, il décrit son état de paralysie, semblable à celui d'une proie libérée qui n'oserait pas encore bouger, et s'adresse à Quézinstra d'une « voix debile » (p. 426). Lorsqu'il aperçoit enfin dame Hélisenne par la fenêtre du château, les mêmes symptômes d'angoisse reviennent, cette fois causés par la joie :

Et à l'heure j'euz une si excessive joye que je demeuray immemoratif de moy. Et de ma deliberation, Amours avec si grand force mon cueur lya, que en ma faculté ne fut de povoir une seule parolle proferer. Mais ce que la prononciation me denyoit, les sentimens et gestes exterieures le manifestoyent. (p. 436-437)

En plus du mutisme, il fait preuve de tous les symptômes habituels de détresse énonciative. Il pleure, soupire et se fait violence : « [...] je feuz commeu à tant grand compassion que pour l'anxiété du cueur, fut ma face arrousée de affluentes larmes qui de mes yeulx distilloyent » (p. 442) ; « [...]continuelz sanglotz et souspirs [...]en grand multitude de mon dolent estomach sortoient » (p. 464) ; « [...] je souffroye une douleur indicible et non equiparable, qui me contraignoit à desrompre mes beaulx cheveux, Et à donner des violentz et enormes coups contre ma blanche poytrine » (p. 470). Ce sont exactement les mêmes démonstrations physiques d'émotions – mais positives, cette fois – qu'exhibait dame Hélisenne dans la « Première partie » lorsqu'elle était accusée d'adultère par son

mari⁴⁰. Il n'est pas étonnant de continuer à voir Guénélic perdre la maîtrise de son énonciation devant sa dame qui est souffrante, surtout dans les deux derniers passages, qui précèdent la mort de celle-ci. Ce qui rend l'*actio* démesurée de Guénélic surprenante dans cette « Tierce partie », c'est plutôt le fait que dame Hélienne, elle-même la source de ces troubles, ne semble pas aussi agitée que lui. Alors qu'on observe plusieurs démonstrations d'énonciation trouble chez les jeunes amants dans les deux premières sections des *Angoysses*, la troisième partie présente une dame Hélienne souriante (p. 444), qui parle doucement (p. 445 ; 449) et amoureuxment (p. 457). Sa voix devient cependant plus faible au moment de sa mort. L'agitation de Guénélic, quant à elle, croît tout au long du dénouement de son récit. Son comportement face à la mort de son amante rappelle même les lamentations funéraires caractéristiques de l'Antiquité. Les larmes excessives accompagnées de soupirs, les coups portés à la poitrine et l'échevellement sont typiques de ces démonstrations courantes dans les tragédies grecques⁴¹. À travers l'Antiquité, ces lamentations sont généralement associées aux femmes et même considérées leur devoir⁴². Dans la plupart des cas, les hommes sont tenus de se restreindre dans le deuil. Dans ses *Tusculanes*, Cicéron traite de cette douleur et de la manière dont elle devrait être contenue par les hommes :

⁴⁰ Voir page 9.

⁴¹ Olivia Dunham, « *Private Speech, Public Pain : The Power of Women's Laments in Ancient Greek and Tragedy* », *CrissCross*, vol. I, n° 1, 2014, p. 6, [en ligne] <https://digitalcommons.iwu.edu/crisscross/vol1/iss1/2>.

⁴² Pour des nuances relatives au caractère genré des rites funéraires en Rome antique, voir Darja Šterbenc Erker, « *Gender and Roman Funeral Ritual* », dans Valerie Hope et Janet Huskinson (dir.), *Memory and Mourning : Studies on Roman Death*, Oxford, Oxbow Books, 2011, p. 40-60.

Et sans doute, si l'on va au fond des choses, c'est dans l'exercice de tous les devoirs qu'il faut que l'âme fasse effort, c'est l'effort qui est pour ainsi dire le seul garant du devoir ; mais c'est tout particulièrement dans la souffrance qu'il faut veiller à ne rien faire de bas, de craintif, de lâche, rien qui soit d'un esclave ou d'une femme, et avant tout il faut condamner et proscrire les cris d'un Philoctète. Un soupir isolé peut échapper à un homme, mais les lamentations sont refusées même aux femmes [...]. Au reste, le soupir de l'homme courageux et sage ne doit jamais être qu'une aspiration à la fermeté [...].⁴³

Darja Šterbenc Erker précise cependant qu'une manifestation excessive des sentiments pouvait être considérée acceptable si celui ou celle qu'on pleurait était de statut social plus élevé, les lamentations pouvant être considérées comme un dernier service rendu au maître. Cela pourrait justifier les pleurs de Guénélic ; celui-ci, en plus d'être de basse condition, est également subordonné à dame Hélisenne par les lois de l'amour courtois, encore bien présentes dans les *Angoysses douloureuses*. Il reste toutefois que cette perte de contrôle est rabrouée par dame Hélisenne lors de ses derniers mots :

O Guenelic, pource que tu continues tes lachrimas, pleurs et gemissemens, tu me frustre du tout de l'esperance que j'avoie en ta science : laquelle j'estimoye estre suffisante pour refrener ton courroux, et mitiger tes passions : qui sont tant excessives, que tu ne fais aulcune demonstrance de ta vertu. Toutesfoys l'heure est venue que tu la doibs monstrier et approuver, couvrant la douleur de ma mort, et si tu te veulx efforcer, bien le pourras faire. (p. 470-471)

L'énonciation émotive de Guénélic est donc considérée comme problématique par sa dame, la cause de celle-ci, qui l'associe ses « passions », à un manque de vertu et de sagesse (« science »).

Enfin, au cours des péripéties à Élivéba, Guénélic se retrouve devant un contrepoids à ses manières féminines : la princesse de la ville. Seul personnage féminin notoire de toute

⁴³ Cicéron, « Livre deuxième », dans *Tusculanes*, t. I, Jules Humbert (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 108.

la « Seconde partie », elle possède certaines qualités « masculines » qui ne sont pas caractéristiques de son sexe et qui, normalement, seraient retrouvées chez Guénélic. Elle a du pouvoir et possède des terres (p. 337), contrairement à ce dernier. Elle refuse également les avances amoureuses d'un homme puissant, fait preuve d'« artificielle éloquence » (p. 339) et, selon Bauschatz, « démontre la force et la pureté de Didon, sans sa dimension sensuelle et son statut de victime⁴⁴ ». Elle n'échappe pas aux larmes, gémissements et plaintes lorsque survient l'annonce du siège de la ville (p. 341-342) mais, au même moment, Guénélic apprend qu'il ne pourra pas poursuivre sa quête amoureuse de sitôt et sombre lui aussi dans l'ire et la tristesse : « Voyant qu'impossible m'estoit le partir, j'estoye de cruel travail tant affligé, qu'il seroit bien difficile de le scavoir exprimer » (p. 343). On notera que le topos de l'indicible, utilisé cette fois par Guénélic pour décrire l'échec de sa propre capacité locutoire, reflète une détérioration du pouvoir énonciatif de l'instance narrative, non pas seulement du personnage. Jusque-là, Guénélic parvenait, comme narrateur, à décrire ses crises d'émotions avec justesse et à nommer la perte de son *logos*. Dans ce cas-ci, le lecteur n'a même plus accès aux émotions de Guénélic comme personnage. Cela rejoint l'immobilité de la fameuse « debile main » (p. 97) d'Hélisenne de Crenne qui, dans l'épître qui précède la « Première partie », ne saurait pas écrire plus. Ce

⁴⁴ Cathleen Bauschatz, « Travestissement textuel dans la “Seconde partie” des *Angoysses douloureuses* », *op. cit.*, p. 65.

sont donc les instances narratives⁴⁵ des *Angoysses* aussi bien que les personnages qui perdent leur pouvoir d'énonciation et d'écriture devant l'émotion trop forte.

Le jeune homme manifeste donc, tout au long des trois parties des *Angoysses*, un *actio* qui pourrait être qualifiée de « féminine » selon les rhéteurs antiques et qui est perçue négativement par les personnages du récit. L'éthos discursif de Guénélic se rapproche de celui de son amante, dame Hélisenne. Tous deux font preuve d'une féminité qui dérange, ne séant pas à ce qui est attendu d'eux soit du lecteur, soit de leur entourage. Cependant, chez celle-ci, cet éthos, bien que problématique, ne va pas nécessairement à l'encontre des attentes et topoï rattachés à l'énonciation féminine. Guénélic, lui, adopte des manières et une élocution d'orateur qui sont inattendues et problématiques ; il sort complètement du cadre de l'énonciation dite « masculine » reposant sur des siècles de prescriptions.

Brouillage de la genericité

Les épîtres dédicatoires qui introduisent les deux premières parties du récit font mention de la « nature » des hommes et des femmes. Cette essentialisation du sexe – et du genre – prédomine au XVI^e siècle. Cette nature permet tour à tour de souligner, justifier ou critiquer les différences entre les conditions masculine et féminine. Verena Aebischer, dans l'introduction de l'ouvrage collectif qu'elle dirige en 1992, rappelle que le mouvement féministe, en recommandant aux femmes de parler comme les hommes pour être prises au

⁴⁵ Il faut cependant se rappeler que le Guénélic-narrateur n'est qu'une voix créée par Hélisenne de Crenne pour pouvoir narrer le récit à la première personne.

sérieux, reconduit une essentialisation des rôles genrés et de l'énonciation qui les caractérise :

Les stéréotypes que l'on peut déceler dans la majorité des écrits sur le langage et le sexe, et sur le comportement verbal des femmes et des hommes, ne sont pas sans stéréotypes concernant la « nature féminine » ou la « nature masculine » tout court : les hommes auraient pour caractéristiques d'être objectifs, rationnels, parlant fort et avec assurance, alors que les femmes seraient émotives, irrationnelles et peu sûres d'elles-mêmes. On peut supposer que l'interprétation par la locutrice de ces différences [...] n'est pas forcément identique à celle de l'interlocuteur ou du linguiste qui opposent son langage à un langage masculin et l'inscrivent, ce faisant, en négatif.⁴⁶

Ces remarques rejoignent les prescriptions antiques. Il serait simple de voir dans les *Angoysses* leur perpétuation, mais une autre avenue s'impose :

On peut au contraire supposer qu'une locutrice se sert du langage pour prononcer, pour exprimer, pour signifier et pour réaliser volontairement une spécificité, pour s'affirmer, *entre autres*, en tant que femme. [...] Nous essayons au moyen de ces interrogations de passer de la recherche des déterminismes innés ou acquis des différences hommes-femmes à la recherche de la fonction de la différenciation⁴⁷.

Cette libre exploitation du concept de « nature » et des stéréotypes qui l'accompagnent permet de repenser la solidité du spectre de la généricité lui-même : au-delà de la simple binarité du genre, déjà largement démentie, ce sont les pôles mêmes du spectre qui s'effondrent si les stéréotypes qui s'y collent peuvent être réattribués, réétiquetés. C'est cet angle de la « différenciation » qui permet d'orienter l'analyse de la généricité au sein des *Angoysses douloureuses*.

On retrouve trois « positions » relatives sur l'axe du genre au sein des *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*. Dame Hélisenne constitue, en quelque sorte, le pôle

⁴⁶ Verena Aebischer et Claire Forel (dir.), *Parlers masculins, parlers féminins?*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1992, p. 13.

⁴⁷ *Idem.*

de la féminité, et Quézinstra, celui de la masculinité. Le statut de Guénélic, se situerait quelque part entre les deux, se déplaçant en fonction du contexte. Si les natures elles-mêmes peuvent cependant être réattribuées, que deviennent les limites qui balisent ce spectre? Judith Butler repense la nature et l’imagine comme un système de relations :

Qu’est-ce que la métaphysique de la substance, et comment informe-t-elle nos manières de penser les catégories du sexe? En première analyse, les conceptions humanistes du sujet tendent à supposer une personne substantive porteuse de divers attributs, essentiels et non essentiels. Une position féministe de type humaniste pourrait comprendre le genre comme un *attribut* d’une personne dont la caractéristique essentielle est d’être une substance ou « noyau » qui n’est pas encore genré, appelé « personne », dénotant l’aptitude universelle à la raison, à la délibération morale ou au langage. [...] Comme un phénomène mouvant et contextuel, le genre ne dénote pas un être substantif, mais un point relatif de convergence entre des rapports culturellement et historiquement spécifiques.⁴⁸

La notion de genre peut donc, dans le contexte des *Angoysses*, être considérée comme un croisement, une « convergence » des paradigmes antiques, médiévaux et renaissants par rapport à l’identité ; les prescriptions, traditions et horizons d’attente des trois époques se rassemblent et s’entremêlent pour créer le spectre de la généricité où tombent les personnages.

La fluidité du genre ne fait cependant pas que permettre une énonciation tantôt « masculine », tantôt « féminine » : il est également constamment informé et redéfini *par* cette énonciation. Butler place la construction du genre dans une continuité :

Il ne faudrait pas concevoir le genre comme une identité stable ou un lieu de la capacité d’agir à l’origine de différents actes ; le genre consiste davantage en une identité tissée avec le temps par une *répétition stylisée d’actes*. L’effet du genre est produit par la stylisation du corps et doit être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvements et de styles corporels donnent l’illusion d’un soi genré durable.⁴⁹

⁴⁸ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 74.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 265.

On trouve ainsi ce concept de « temporalité sociale » chez Butler. La généricité fluctue au cours des *Angoysses* et déplace l'expression de l'identité sexuelle des protagonistes sur l'axe du genre. Quant à Quézinstra, il incarne une masculinité idéale tout au long du récit ; les quelques épisodes où il montre de la faiblesse, quoiqu'ils le détachent momentanément de l'extrême masculin stoïque, silencieux et sage, se justifient par leur cause, celle de faire valoir ses qualités chevaleresques. Cranford souligne d'ailleurs que le lien entre masculinité et sexe masculin est lui-aussi mise en cause par Hélienne de Crenne :

Through the figures of Dido and the princess d'Elivéba, Hélienne de Crenne detaches virility from the male body; she presents virility as performed through heroic, virile, and courageous works. Having virility thus is a question of performance; and virility can be embodied or performed by both women and men.⁵⁰

Enfin, c'est Guénélic qui illustre la réaffirmation constante de l'identité genrée. L'identité entière de Guénélic, et donc sa généricité, se construit par rapport à celle de dame Hélienne et de son mari, deux seuls personnages notoires de la « Première partie ». Butler commente cette différenciation :

Il arrive qu'on parle du genre comme d'un « facteur » ou d'une « dimension » de l'analyse en sciences sociales, mais on l'utilise aussi pour des personnes en chair et en os, comme une « marque » de la différence biologique, linguistique et/ou culturelle. Appliqué à des personnes, le genre peut être compris comme une signification que prend un corps (déjà) sexuellement différencié. Mais, même dans ce cas, cette signification n'existe que *par rapport* – et il s'agit d'un rapport d'opposition – à une autre signification⁵¹.

⁵⁰ Emily Cranford, « *Transcribed Space and Masked Transgender Authorship in Helienne de Crenne's Angoysses douloureuses qui procedent d'amours (1538)* », dans Jeremie C. Korta, Dorothea Heitsch et Philippe Desan (dir.), *Early Modern Visions of Space : France and Beyond*, Chapel Hill (NC), University of North Carolina Press, 2021, p. 215.

⁵¹ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 72-73.

Cette vision du genre comme *différence* par rapport à un autre corps, un autre individu, crée ainsi un réseau de généricité à travers les *Angoysses*. Plutôt qu'un spectre en deux dimensions sur lequel on pourrait placer les différents personnages, il conviendrait ici de considérer le genre comme une toile, un diagramme où seraient liés les différents personnages du récit par leurs généricités, informées par l'*actio* et les propos, certes, mais également constamment recalculées par leur distance des autres personnages. Le genre étant donc le produit d'actes répétitifs, d'une performance qui nous positionne par rapport aux autres, il est possible de poser Quézinstra comme l'acteur d'une performance « modèle » de la masculinité. Contre celle-ci se dessinerait ainsi la performance de Guénélic, qui tour à tour échoue dans sa masculinité et rejoint dame Hélisenne dans une performance de la féminité, elle-même problématique.

Il est en fin de compte facile de remarquer l'importance de l'*aptum* antique dans l'énonciation des personnages des *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, notamment par les références à des orateurs au sein du texte et par la rigidité de l'énonciation de Quézinstra. Avec les prescriptions renaissantes sur l'art de la conversation et la bienséance, on obtient un vaste recueil de recommandations quant à l'*actio* et, du fait même, des cadres genrés autour desquels les personnages des *Angoysses* peuvent évoluer. C'est la figure de Guénélic qui vient troubler ces cadres, ou l'axe du genre ; son énonciation ressemble beaucoup plus à celle de son amante, dame Hélisenne. Elle en est même, par moment, le miroir. On ne peut pas, cependant, complètement placer Guénélic dans le champ de la féminité : son éthos d'amant courtois au sein du récit le tire vers la masculinité telle qu'entendue dans la sphère littéraire médiévale et renaissante. Le jeune homme oscille

donc constamment entre deux pôles traditionnels du genre selon le contexte : il est masculin par rapport à son amante, mais constitue la figure « féminine » dans le duo qu'il forme avec Quézinstra. Cette impossibilité de se ranger d'un côté ou de l'autre du spectre du genre permet de constater la place qu'occupe la performance de la genericité dans l'èthos des personnages des *Angoysses douloureuses*, que celle-ci soit problématique ou non.

INTERSECTION DES VOLETS CRITIQUE ET DE CRÉATION

Depuis près de trois ans, j'aborde toujours les *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* sous l'angle de la féminité et de l'énonciation. Originellement, la « folie d'amour » et ses impacts sur la raison des personnages sont les sujets qui m'ont introduit à ce récit et qui ont stimulé mon intérêt pour la littérature d'Ancien Régime. Outre le vieux débat entre Raison et Amour, Athéna et Vénus, ou tout autre duo divin qui aime se chamailler sur le sort des protagonistes, le moment de rencontre entre les amants est probablement la scène la plus étudiée dans la littérature sentimentale. C'est d'ailleurs en traitant de ce sujet il y a quelques années que j'ai rencontré les *Angoysses*.

Lorsque dame Hélisenne aperçoit Guénélic pour la première fois, elle ne peut se retenir de le contempler plus longtemps :

par force estoye contraincte de retourne mes yeulx, vers luy, il me regardoit aussi, dont j'estoye fort contente : mais je prenoye admiration, en moymesmes, de me trouver ainsi subjecte, à regarder ce jeune homme, ce que d'aultres jamais ne m'estoit advenu. [...] Je ne pouvois retirer mes yeulx, et ne desirois aultre plaisir que cestuy la. (p. 102-103)

On voit ici le phénomène de l'*innamoramento*, un topos en vogue que l'on retrouve également chez Marot, Scève, Labé et Jodelle et qui tire son inspiration « tant de la tradition platonicienne que de la tradition pétrarquiste⁵² ». La vue prend le dessus sur non seulement les autres sens, mais sur la raison même. C'est une facette de l'amour qui me fascine. On

⁵² Colette Winn, « La symbolique du regard dans *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'Amours* d'Hélisenne de Crenne », *Orbis Litterarum*, n° 40, 1985, p. 208.

connaît bien l'expression « se perdre dans les yeux » de l'autre ; j'aime croire que l'on y perd plus qu'on pense. Il faut souligner l'inspiration néoplatonicienne de l'utilisation du regard en littérature au XVI^e siècle. Le regard était en effet reconnu comme le premier moyen d'acquérir des connaissances, symbolisant du même coup la « vision spirituelle⁵³ », l'illumination. Cependant, cette constante hantise de l'image de l'amant affecte Hélisenne physiquement ; elle souffre de sueurs froides, de maux de tête et perd toute vigueur. On pourrait ainsi penser l'*innamoramento* qui afflige dame Hélisenne comme une illumination, certes, mais aussi comme une révélation pernicieuse : celle de ses désirs et passions, enfouies pour le bien de son mariage et de sa réputation. Philippe de Lajarte recense les différents angles sous lequel la passion amoureuse est présentée au sein des *Angoysses* et des autres œuvres d'Hélisenne de Crenne : un « source de souffrance et de tourment⁵⁴ », un « égarement de la raison et une forme de folie⁵⁵ » et un « asservissement de l'être humain dans sa totalité par une force étrangère et aliénante⁵⁶ ». L'aliénation de dame Hélisenne – et de Guénélic, comme on le découvre dans la « Deuxième partie » – se traduit notamment par une perte de raison et de contrôle de soi. Ce qui fait de nous des êtres humains, s'évapore ou bien est simplement ignorée lorsqu'Amour entre en jeu. Selon

⁵³ Lance K. Donaldson-Evans, *Love's Fatal Glance; a Study in Eye Imagery in the Poets of the "Ecole Lyonnaise"*, University, Romance Monographs, n° 39, 1980, p. 62-63.

⁵⁴ Philippe de Lajarte, « La passion amoureuse et sa représentation dans la première partie des *Angoysses douloureuses* de Crenne », *La peinture des passions de la Renaissance à l'âge classique. Actes du colloque international de Saint-Étienne, 10, 11, 12 avril '91 sous le patronage de la Société Française des Seiziémistes et de la Société d'Études du XVII^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1995, p. 62.

⁵⁵ *Idem.*

⁵⁶ *Idem.*

moi, Hélisenne et Guénélic deviennent autre après leur rencontre : ils ne sont plus entièrement eux-mêmes, s'étant chacun donné une part de soi.

C'est une aliénation de la même ampleur que je souhaitais représenter dans *Sans Rosie*. La rencontre de ma protagoniste avec Martin commence par un regard échangé. Le début de leur relation et de leur amour n'est cependant pas relaté ; c'est un morceau du passé qui a disparu. Les fragments de celui-ci, dispersés à travers le texte, font systématiquement allusion à la relation avec Martin de manière négative. La protagoniste décrit aussi la projection idéalisée que sa mère entretient à propos d'elle, l'imaginant en femme au mari puissant qui lui offre la richesse et la parade dans ses soirées. À partir de sa rencontre avec Martin, la protagoniste est donc dépossédée d'elle-même. Elle est tour à tour la copine, l'accessoire, la femme et, enfin, l'utérus. Rien n'est réellement *elle* jusqu'au divorce, où elle s'émancipe de ces rôles. L'enfant en moi a trouvé terrible d'envisager le divorce de mes personnages comme quelque chose de positif mais je sais que, statistiquement, je risque de mieux comprendre ce sentiment dans 15 à 20 ans.

Trois semaines après sa séparation, la protagoniste adopte un autre rôle : celui de mère. La perte du soi est alors encouragée par la mère de la protagoniste. Avec ses larmes et ses accusations d'ingratitude, la mère se positionne non seulement en victime face à sa fille « ingrate », mais également comme une enfant qu'on aurait abandonnée. Elle maintient cependant son rôle de mère « alpha » en portant constamment un jugement sur la manière dont Rosie est élevée, dépossédant sa fille de son autorité. La protagoniste est donc, selon ce qui avantage sa « maman », tantôt mère qui a des responsabilités, tantôt

enfant qui ne sait rien. La protagoniste, comme Rosie, est victime de la tendance qu'a sa mère à essentialiser autrui ; la question du prénom et de sa signification est notamment un point de tension entre les deux femmes⁵⁷. C'est pourquoi j'ai tenu à ne pas nommer la protagoniste ; elle nous refuse la possibilité de la voir – et de la juger – entièrement.

Dans *Sans Rosie*, la protagoniste passe d'un état d'aliénation, causé par ses relations, à un état vierge libérateur. Sa fuite est pour elle l'occasion de se réinventer loin des choses et des gens qui la définissaient. Stephen Greenblatt, dans son ouvrage *Renaissance Self-Fashioning*, aborde la conscience renaissante de pouvoir (re)façonner son identité, sa *persona* : « *Perhaps the simplest observation we can make is that in the sixteenth century there appears to be an increased self-consciousness about the fashioning of human identity as a manipulable, artful process*⁵⁸ ». Dame Hélienne, en rédigeant son récit et en leur ajoutant des épîtres dédicatoires, se positionne en victime, elle qui est née « en mauvaise constellation » (p. 98). Ses malheurs, qui sont augmentés par l'ingratitude de Guénélic tout au long de la « Première partie », sont en quelque sorte justifiés dans la suite du roman. En effet, dans les « Deuxième » et « Tierce » parties, l'ethos de Guénélic est redessiné pour lui offrir une rédemption, le transformer en un amant courtois typique. Cette rédemption de Guénélic permet à Hélienne, la scriptrice, de réaffirmer son statut

⁵⁷ Pour l'importance du nom propre dans le processus d'individualisation, voir le troisième chapitre de *Le langage et l'individuel*, de Pariente. (Jean-Claude Pariente, « Les opérateurs d'individualisation », *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 59-110).

⁵⁸ Stephen Greenblatt, *Renaissance Self-Fashioning*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, p. 2.

certes de victime d'Amour, mais de victime « innocente » et justifiée, puisque Guénélic aura été un bon amant en fin de compte. Cette malléabilité de l'identité et de sa nature, bien qu'ici présentée dans le cadre de la Renaissance, m'intéresse particulièrement par son omniprésence dans le discours aujourd'hui. La protagoniste de *Sans Rosie*, elle, se réinvente petit à petit ; elle n'est déjà plus « épouse » depuis quelques années, mais se débarrasse du rôle d'enfant en refusant de parler à sa mère, puis de son rôle de mère en décidant de ne même pas envoyer la carte postale achetée pour Rosie. La dernière « transformation » que vit la protagoniste fait écho à sa rencontre avec Martin, la source de ses maux. Elle croise le regard de Tessa, la femme fatale, et le moment d'*innamoramento* qui suit ferme définitivement la porte sur son passé; son hétérosexualité est remise en question et, comme conséquence directe, l'image d'elle-même qu'elle entretenait par ses habits. Greenblatt nomme quelques conditions à sa notion de *self-fashioning*. Celles-ci nous intéressent particulièrement :

Self-fashioning for such figures involves submission to an absolute power or authority situated at least partially outside the self – God, a sacred book, an institution such as church, court, colonial or military administration. [...] we may say that self-fashioning occurs at the point of encounter between an authority and an alien, that what is produced in this encounter partakes of both the authority and the alien that is marked for attack, and hence that any achieved identity always contains within itself the signs of its own subversion or loss⁵⁹.

Je voulais incarner, avec la protagoniste de *Sans Rosie*, une femme devenue extra-terrestre à elle-même qui souffre de la vision d'elle qu'ont les autres, qui eux la définissent comme bon leur semble. Elle ne se reconnaît plus, ne sait même plus qui elle est vraiment, et

⁵⁹ Stephen Greenblatt, *Renaissance Self-Fashioning*, op. cit., p. 9.

cherche désespérément à fuir cette *alien* qu'elle est devenue depuis sa rencontre avec Martin. Elle se lance dans cette redéfinition identitaire en se déplaçant ; elle se fait extra-terrestre *ailleurs* pour fuir les forces extérieures qui la tiraillaient à Montréal. Sa narration des événements lui sert de justification de ce qui est, sans aucun doute, un acte terrible : abandonner son enfant. *Sans Rosie* est le récit non pas d'une rédemption, comme la « Deuxième partie » pour Guénélic, mais celui d'une apologie remplie de doutes, celui d'un pardon demandé au lecteur comme à soi. Avec Elijah, Jack et tous ceux qu'elle rencontre à La Nouvelle-Orléans, la protagoniste se voit acceptée par son entourage. Sans ce qu'elle a coupé de sa personne – sa famille, son ex, sa fille, son emploi – elle peut reconstruire son identité, un nouvel éthos qui n'est ni mère, ni fille. L'amour de soi triomphe ici, alors que l'amour d'autrui est ce qui dirige la transformation de l'éthos de Guénélic et de dame Hélisenne dans les *Angoysses*. Les jeunes amants se jettent dans les bras d'Amour et s'y abandonnent, délaissant qui ils étaient avant leur rencontre. L'amour et son pouvoir transformateur – créateur, destructeur, peu importe – est un thème central des *Angoysses* et de *Sans Rosie*. N'étant ni mère ni amoureuse, mon processus d'écriture s'est inspiré des histoires que ma famille a eu l'immense générosité de me partager ainsi que des peurs qui m'habitent : peur de se perdre dans l'autre, peur de se voir transformé à son insu, peur de ne plus pouvoir se nommer ni se reconnaître.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours*, Christine de Buzon (éd.), Paris, Champion, 1997.

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, Jean-Philippe Beaulieu (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005.

Autres œuvres d'Hélisenne de Crenne

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Les Epistres familiares et invectives*, Jerry C. Nash (éd.), Paris, Champion, 1996.

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Les Epistres familiares et invectives de ma dame Hélisenne*, Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier (éd.), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995.

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Les Épitres familières et invectives suivi de Le Songe*, Jean-Philippe Beaulieu (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008.

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Quatre premiers Livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduitz de Latin en prose Françoise par ma dame Helisenne*, Paris, Denys Janot, 1541, [en ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15101304>.

HÉLISENNE DE CRENNÉ. *Le Songe de madame Hélisenne*, Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2022.

Autres œuvres

ANNE DE FRANCE. *Enseignements à sa fille*, Tatiana Claviet et Élianne Viennot (éd.), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

CICÉRON. *De l'orateur. Livre III*, E. Courbaud et H. Bornecque (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

CICÉRON. « Livre deuxième », dans *Tusculanes*, t. I, Jules Humbert (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1960.

CICÉRON. *L'Orateur*, Albert Yon (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1964.

QUINTILIEN. *Institution oratoire. Tome VI. Livres X et XI*, Jean Cousin (trad.), Paris, Les Belles Lettres, 1977, 549 p.

Corpus secondaire

BAUSCHATZ, Cathleen. « “Hélisenne aux lisantes” : Address of Women Readers in the *Angoysses douloureuses* and in Boccaccio's *Fiammetta* », *Atlantis*, numéro spécial « Femmes et textes sous l'Ancien Régime », Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier (dir.), vol. XIX, n° 1, 1993, p. 56-66.

BAUSCHATZ, Cathleen. « Travestissement textuel dans la “Seconde partie” des *Angoysses douloureuses* », dans Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (dir.), *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 55-70.

BAUSCHATZ, Cathleen M. « “Mais quelque fois on me prenoit pour luy”. Narrative Cross-Dressing in *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, Part II », dans Kathryn Banks et Philip Ford (dir.), *Self and Other in Sixteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge Printing, 2004, p. 15-31.

BEAULIEU, Jean-Philippe. « Les données chevaleresques du contrat de lecture dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne », *Études françaises*, vol. XXXII, n° 1, 1996, p. 71-83.

BEAULIEU, Jean-Philippe. « Lettre de femme, voix d'homme ? Jeux identitaires et effets de travestissement dans la treizième épître familière d'Hélisenne de Crenne », *Tangence*, n° 84, 2007, p. 31-47.

CRANFORD, Emily. « *Transcribed Space and Masked Transgender Authorship in Helisenne de Crenne's Angoysses douloureuses qui procedent d'amours (1538)* », dans Jeremie C. Korta, Dorothea Heitsch et Philippe Desan (dir.), *Early Modern Visions of Space : France and Beyond*, Chapel Hill (NC), University of North Carolina Press, 2021, p. 209-238.

DE LAJARTE, Philippe. « La passion amoureuse et sa représentation dans la première partie des *Angoysses douloureuses* de Crenne », *La peinture des passions de la*

Renaissance à l'âge classique. Actes du colloque international de Saint-Étienne, 10, 11, 12 avril '91 sous le patronage de la Société Française des Seiziémistes et de la Société d'Études du XVIIe siècle, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1995, p. 61-78.

GILLES-CHIKHAOUI, Audrey. « Quête du plaisir et dialectique privé/public du moi féminin dans *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* d'Hélisenne de Crenne », dans Marta Teixeira Anacleto (dir.), *Topique(s) du public et du privé dans la littérature romanesque d'Ancien Régime*, Paris, Vrin, 2015, p. 277-285.

GUILD, Elizabeth. « “Suivant le naturel du sexe foeminin”. *The Representation of the Feminine in Les Angoysses amoureuses qui procedent d'amours* », dans Philip Ford et Gillian Jondorf (dir.), *Humanism and Letters in the Age of François 1^{er}*, Cambridge Cambridge Printing, 1996, p. 73-85.

RÉACH-NGÔ, Anne. *L'Écriture éditoriale à la Renaissance : genèse et promotion du récit sentimental français (1530-1560)*, Genève, Droz, 2013.

REYNIER, Gustave. *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, Armand Colin, 1908.

WINN, Collette. « La symbolique du regard dans *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'Amours* d'Hélisenne de Crenne », *Orbis Litterarum*, n° 40, 1985, p. 207-227.

Corpus théorique

AMOSSY, Ruth. « Dimension rationnelle et dimension affective de l'ethos », dans Michael Rinn (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 113-126.

AMOSSY, Ruth. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 236 p.

BEAULIEU, Jean-Philippe et Andrea OBERHUBER (dir.). *Jeu de masques. Les femmes et le travestissement textuel (1500-1940)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011.

BOKOBZA KAHAN, Michèle et Ruth Amossy. « Ethos discursif et image d'auteur », *Argumentation & analyse du discours*, n° 3, 2009, <https://aad.revues.org/656>.

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre*, Cynthia Kraus (trad.), Paris, La Découverte, 2006, 284 p.

CORNILLIAT, François et Richard Lockwood (dir.). *Èthos et pathos : Le statut du sujet rhétorique. Actes du colloque international de Saint-Denis (19-21 juin 1997)*, Paris, Honoré Champion, 2000.

DESROSIERS, Diane. « L'actio au féminin à la Renaissance », dans Margaret Jones-Davies et Florence Malhomme (dir.), *Éloquence et action à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2019, p. 127-136.

DONALDSON-EVANS, Lance K. *Love's Fatal Glance; a Study in Eye Imagery in the Poets of the "Ecole Lyonnaise"*, University, Romance Monographs, n° 39, 1980.

DUNHAM, Olivia. « *Private Speech, Public Pain: The Power of Women's Laments in Ancient Greek Poetry and Tragedy* », *CrissCross*, vol. I, n° 1, 2014, [en ligne] <https://digitalcommons.iwu.edu/crisscross/vol1/iss1/2>.

GREENBLATT, Stephen. *Renaissance Self-Fashioning*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.

KELSO, Ruth. *Doctrine for the Lady of the Renaissance*, Urbana, University of Illinois Press, 1956.

MAINGUENEAU, Dominique. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 262 p.

MAINGUENEAU, Dominique. « Problèmes d'ethos », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°s 113-114, 2002, p. 55-67.

MAINGUENEAU, Dominique. « Retour critique sur l'ethos », *Langage et société*, n° 149, 2014, p. 31-48.

PARIENTE, Jean-Claude. « Les opérateurs d'individualisation », *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 59-110.

SIOUFFI Gilles et Bénédicte Louvat-Molozay (dir.). *Les Mises en scène de la parole aux XVI^e et XVII^e siècles*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007.

ŠTERBENC ERKER, Darja. « *Gender and Roman Funeral Ritual* », dans Valerie Hope et Janet Huskinson (dir.), *Memory and Mourning: Studies on Roman Death*, Oxford, Oxbow Books, 2011, p. 40-60.

WINN, Colette H. « “De mère en filles” : Les manuels d’éducation sous l’Ancien Régime », *Atlantis*, vol. XIX, n° 1, 1993, p. 23-30.

VOLET CRÉATION

Sans Rosie

1

Il fait trop chaud dans ma chambre. C'est ma première pensée alors que j'ouvre les yeux. Le plafond de bois blanc est presque jaune dans la lumière matinale. Rosie n'est pas blottie contre mon ventre. Je suis seule à suffoquer sous les couvertures, et finis par les laisser glisser au sol. L'air ambiant n'est pas aussi rafraichissant que je l'espérais.

Le sifflement doux et familier de la cafetière remplit la chambre. Je fouille dans les boules de vêtements en désordre dans ma valise. Le t-shirt que je choisis semble le moins froissé du tas. J'emprunterai un fer à repasser à la réception, s'ils en ont. Je passe ma tête par une ouverture de la porte patio avant d'ouvrir le rideau complètement : aucun voisin en vue. Je m'assois par terre, le balcon un peu trop frais sous mes cuisses. Le soleil me chauffe déjà doucement le visage et la poitrine. Je ne suis pas matinale, ne l'ai jamais été. Rosie non plus, contrairement aux enfants de son âge ; elle a hérité de mon goût pour la grasse matinée.

J'entends encore des échos de mon appel d'hier avec maman. Notre discussion m'a laissé un goût amer dans la bouche. Elle était déjà au courant de mon départ ; c'est Martin qui lui a tout dit après qu'il ait dû aller chercher la petite à l'école. Il devait avoir envie de ventiler et faire la victime, de se monter une équipe de sympathisants. J'étais assise dans un taxi, à peine sortie de l'aéroport, quand elle m'a appelée. Je n'ai pas pu dire quoi que ce soit en décrochant : maman pleurait déjà au bout du fil. Elle ne parlait presque pas, ne faisait que répéter qu'elle et papa ne m'avaient jamais imaginée être une telle sans-cœur. Après qu'elle ait déversé tout ce qu'elle avait à dire, son ton s'est raffermi et une série d'injures, parsemée au hasard de sobriquets affectueux, avait fait grincer mes écouteurs. Je l'ai laissée crier, lui ai dit bonne nuit, puis j'ai raccroché. Mon chauffeur me souriait dans le rétroviseur.

Une petite mélodie m'annonce que le café est prêt. Je respire l'air encore un peu doux du matin, les odeurs de chlore et de peinture fraîche qui s'échappent de la cour intérieure. Mes genoux craquent. J'aurais été due pour une visite chez l'ostéopathe. Je demeure un instant dans le cadre de la porte coulissante. Les murs de ma chambre sont parsemés de tableaux un peu vieillots : des chérubins, des chats, des roses, tous superposés en montages incongrus. Je n'ai presque aucun souvenir de mon arrière-grand-mère, mais je sais qu'elle faisait du bricolage. Elle découpait, de ses doigts tremblants, des dizaines de cartes de vœux et en faisait des collages maladroits qu'elle plastifiait pour nous les offrir. Petite, mes fonds de tiroirs étaient décorés d'amalgames similaires de roses rouges et de chatons à paillettes. Maman me forçait toujours à l'appeler pour la remercier de ses cadeaux. Je pourrais écrire une lettre, comme celles que j'envoyais à mes parents durant mes étés à la ferme. Ça ramenait un peu de ma présence à la maison. J'utilisais les vieux timbres de grand-papa,

ceux à l'effigie de la reine. Je devais en mettre plus à chaque année car ils perdaient de leur valeur; grand-maman voulait qu'on écoule le vieux stock. Où achète-t-on des timbres, par ici?

L'homme de la réception s'appelle Elijah. Les marches d'escaliers craquent sous mon poids lorsque je descends, café toujours en main. Son regard se pose sur moi. Il dépose son journal sur le comptoir, se lève et s'approche d'où je suis toujours perchée. Ses mains attrapent la mienne, celle qui s'agrippe fort à la rampe. Elles sont chaudes, un peu sèches. Je le laisse faire. Il a sur lui une légère odeur de tabac à pipe qui sans doute me collera à la peau. Je me sens minuscule sous ses yeux noirs, devant cet homme qui m'accueillait hier soir, un sourire de curé au visage. Peut-être avait-il entendu une confession dans le tremblement de ma voix. Il me demande, les yeux plissés en un demi-sourire, si j'ai bien dormi. Je hoche des épaules, lui demande où est le bureau de poste le plus près. Il dépose sur le comptoir un plan de la ville aux coins abîmés. Des lignes d'usure quadrillent le territoire, nous séparent du centre-ville. Il me pointe deux endroits près d'ici où je trouverais des timbres « an' other postin' stuff like that » : un vrai bureau USPS vers l'ouest, qui nécessiterait de prendre le tramway 12, ou le Postal Emporium dans le Quartier français, à distance de marche. J'opte pour ce dernier, empoche la vieille carte et remonte à la chambre me préparer. En sortant, toute parfumée de crème solaire, je me retourne pour contempler ma résidence temporaire. Les bardeaux jaune citron un peu écaillés qui brillent au soleil et les cadres de fenêtre turquoise jurent avec le reste de la rue. On dirait une maison de poupée des années 80, le genre que grand-maman m'aurait acheté pour Noël. J'adore.

Les alentours du motel sont surtout résidentiels. Je ne croise que des maisons beiges ou grises, toutes à un seul étage, et deux ou trois vieux commerces poussiéreux, encore fermés à cette heure. Quelques vieilles villas, à peine dissimulées derrière des haies mal entretenues, viennent briser la monotonie du décor. Elles m’enchangent, avec leurs volets crème tout droit sortis d’une autre ère et leurs arbustes hors de contrôle. J’entends parfois des vrombissements de voitures diesel au loin, rien de plus proche qu’un écho, et quelques exclamations d’enfants qui jouent peut-être au ballon. Mes pieds s’accrochent dans les craques du trottoir à tous les vingt pas et surchauffent dans mes grosses bottes de cuir. Mes sandales sont restées à Montréal avec ma veste de jeans préférée, celle que Martin m’a donnée pour notre deuxième anniversaire. C’était le premier de plusieurs cadeaux qui mèneraient à sa demande en mariage. Rarement je ne m’étais sentie aussi sexy qu’en portant cette grosse veste pleine de *patches*, un peu *rocker*. Je n’ai jamais réussi à m’en départir. L’an dernier, Rosie l’a décorée d’une empreinte de main à la gouache, un petit accident très vite pardonné.

Au coin de Barracks et Bourbon, une vieille femme fume assise sur son seuil, ses pieds nus sur le ciment. Je suis forcée de la contourner en retenant mon souffle. L’odeur âcre des cigarettes m’écœure toujours autant. Elle ne lève pas les yeux lorsque je passe. Je ne remarque que la couleur de son vernis, le même rose fluo que la main de Rosie. J’atteins le Quartier Français et ses grands balcons quelques minutes plus tard. La rue semble presque tropicale : les bâtisses aux couleurs chaudes sont décorées de vignes et de plantes vertes qui pendent des étages, promettent d’un jour chatouiller la tête des passants. La plupart des commerces sont toujours fermés, et quelques hommes seulement longent les

trottoirs, cigarettes entre les doigts. Au-dessus de moi, accoudés à la balustrade de fer blanc, deux enfants, un garçon et une fille. Ils me regardent passer de leurs grands yeux ronds sans dire un mot. Le Postal Emporium est un coin de rue plus loin. Avec ses moulures vert forêt et son crépi rouge délavé, on dirait un vieux chalet canadien, un cliché du type qu'on trouverait au pied de pentes de ski, aux arômes d'érable. Ce n'est pas un goût qui me plaît tant que ça (mauvaise Québécoise!), j'en suis écœurée depuis longtemps. Lorsque j'étais enfant, papa se plaignait chaque année des prix en hausse de la tire sur neige, menaçait de nous amener en déguster chez un compétiteur inexistant. Il blâmait pour cette inflation les hordes de jeunes Américains en vacances qui, dès décembre, envahissaient notre montagne avec leurs bourses trop pleines.

Une sonnette grinçante annonce mon arrivée au jeune caissier, qui me lance un « Bienvenue au French Quarter Postal Emporium! » très peu enthousiaste. Il fait sombre à l'intérieur, quelques bavures de soleil entrant des fenêtres comme seul éclairage. Au fond, un jeune couple examine les présentoirs de cartes postales. Ils les font tourner doucement et commentent les illustrations, leurs voix trop basses pour les comprendre. J'attendrai mon tour. Au comptoir, j'inspecte les divers carnets de timbres, tous plus éclatants les uns que les autres. Un d'eux semble à thématique vaudou, aussi morbide que coloré. On me le met de côté. Je me dirige vers le fond, enfin inoccupé ; les amoureux ont délaissé les cartes en faveur du présentoir à bonbons. La jeune femme pointe du doigt différents paquets assortis, serrée contre le flanc de son copain. Deux de ses doigts s'accrochent aux poches arrières de ses jeans, avec une intimité que je jalouse un peu. Martin et moi nous collions toujours de cette façon. À Whistler, durant notre lune de miel, nous vivions bras dessus, bras

dessous, soudés l'un à l'autre par l'excitation de ce nouveau départ. Plus d'un *french* a été échangé en plein lobby de l'hôtel, devant les ascenseurs, dans la file du remonte-pente, celle de la cafétéria, tous les moments de quiétude trop doux pour ne pas les ponctuer d'un baiser. Ça n'avait duré que trois jours, puis Martin avait rouvert son cellulaire. Il ne pouvait supporter de manquer une seule réunion, un seul appel de son supérieur qui lui promettait une promotion s'il arrivait à augmenter son rendement de 15% dans le quart ou quelque chose du genre. S'il l'obtenait, nous pourrions acheter une maison plus rapidement, fonder une famille, tous ces accomplissements qui faisaient jubiler ma fillette intérieure. Je l'avais laissé travailler et avais profité toute seule de la montagne pour le reste du voyage.

Je choisis une carte postale qui dépeint le centre-ville en fête, pleine de lumières multicolores, de musiciens et de danseurs bariolés. Le jeune caissier me l'emballa avec les timbres dans un petit papier de soie bleu, prend mon argent et me laisse partir avec rien de plus qu'un hochement de tête. Dehors, je tente de me remémorer le plan d'Elijah. Y a-t-il un parc dans les environs? Je retourne demander au commis, qui me pointe plutôt le sud, en direction du fleuve. Il y aurait là des bancs, une belle vue et, si je suis chanceuse, quelques canards. L'odeur de la rivière me guide jusqu'à ce que je débouche sur la fameuse promenade. Ce n'est plus l'air de la ville qui me souffle au visage : ce sont les terres humides de la mi-mai, les plages sauvages du Bas-du-fleuve et les marécages derrière les rangs. Il y a cette même odeur de terreau qui enveloppait la ferme tôt le matin, quand j'étais mise en charge de la collecte des œufs. Le Mississippi s'étend devant moi, nettement plus large qu'imaginé. À gauche, où la rivière se tord et disparaît, s'élèvent de grands bâtiments industriels, sombres et brutaux comparés aux délicates voûtes des rues avoisinantes.

Quelques groupes flânent le long de la promenade, certains prenant des photos souvenirs. Une famille s'éloigne vers la ville, deux enfants gigotant sur les épaules des parents, un troisième zigzagant à la course devant eux. J'ai lu quelque part qu'une goutte d'eau prendrait environ quatre-vingt-dix jours à parcourir le Mississippi en entier, du Minnesota au Golfe du Mexique. Quatre-vingt-dix jours à se laisser porter sans ralentir ni se retourner, à se heurter contre rochers et berges peu importe la température, à continuer d'avancer quand même. Puis, l'embouchure, la collision, l'immobilité, l'eau saline dans les pores.

Hier soir, avant de raccrocher, maman m'a demandé combien de temps je comptais rester cachée. Je lui ai répondu que je n'étais pas cachée, loin de là. J'entendais derrière elle mon père qui lui disait de me laisser tranquille. Elle lui a annoncé que j'allais revenir bientôt, que mon billet était un aller-retour rapide. Il ne l'a pas crue. C'est rare qu'il dise quoi que ce soit, de toute manière. Maman, elle, a toujours eu peur que je bâcle l'éducation de Rosie et qu'elle devienne « volatile », une rebelle sans manières, ou quelque chose du genre. Là, c'est le coup de grâce : je vais lui créer des *mommy issues* et des problèmes d'attachement, une peur profonde de l'abandon. Dans ma poche, mon téléphone pèse lourd. Je l'ai éteint hier soir, avant de m'endormir, et me suis promis de le garder fermé le plus longtemps possible, en attendant que tout le monde se calme un peu. En attendant, je regarderai défiler l'eau et les gens.

J'ai transpiré toute la nuit. Mes draps sentent la sueur, repoussés en boule à mes pieds. L'air du matin n'est pas tellement plus frais. C'est fâchant ; il est six heures, le soleil n'atteint même pas encore ma chambre, et déjà je veux peler ma peau pour la mettre à sécher. Je suis seule, aussi. Je suis seule car j'ai laissé Rosie à Montréal. Elle doit être seule dans son lit, elle aussi. Hier, je n'ai pas tenu très longtemps. Vers midi, encore évachée devant le fleuve, j'ai craqué et rallumé mon cellulaire. Une cascade de textos est entrée, tous de Martin.

Ta mère m'a dit qu'elle t'a appelé. J'sais pas ce qu'elle t'a dit mais hey, c'est vraiment pas fort ton affaire.

Genre come on esty

Je peux pas croire que tu l'a juste calissé la. Je suis sensé faire quoi moi la??? J'tavais dit que je pouvais pas avoir rosie en fds, la rebecca pi moi on a du toute annuler nos plans. T'as tu pensé a comment la ptite serait traumatisée? Tu l'abandonne juste demême, tu criss ton camp pi tu lui explique rien. Pas fort.

Douze heures après le dernier message, une photo de Rosie habillée pour l'école, avec son sac à dos rose bonbon et sa boîte à lunch Petite Sirène, son cadeau de premier jour de maternelle. C'est papa (le mien) qui la lui a achetée. Elle en avait voulu une d'Elsa mais était très rapidement tombé en amour avec les paillettes rouges dans les cheveux d'Ariel. En la voyant, avec son sourire édenté, attachée dans son siège d'auto, je me suis mise à pleurer.

Tu pourrais me répondre, au moins

Appelle moi quand tu pourras.

Je suis restée devant la rivière à pleurnicher jusqu'au coucher du soleil, puis je suis rentrée. Je me suis pris un cornet de frites dont l'emballage graisseux gît encore près de la porte patio et l'ai dévoré sur mon petit balcon en écrivant un dernier à courriel à ma patronne ; je prenais dès maintenant tous mes jours de congé.

Je n'ai pas vraiment de plan pour ma journée, mais un bizarre enthousiasme se fait tranquillement connaître. Hier, je digérais mon départ, je le laissais me passer sur le corps un peu. Ce matin, je me sens vide et je dois profiter du beau temps, me remplir la tête d'autres choses que du service de garde et des pleurs de maman. Elijah a mentionné un petit resto-bar sympathique non loin du fleuve, où on sert, selon lui, le meilleur Po-Boy de la ville. Je n'ai pas fait de grandes recherches sur la ville et ses attractions, mais le Quartier français que je traversais hier semble un bon point de départ. Après tout, c'est toujours ce quartier que je vois représenté dans les guides touristiques du sud et les pamphlets.

Je descends à la réception un goût de café froid sur la langue et mon sac en bandoulière sur l'épaule, prête à explorer La Nouvelle Orléans. Je m'enfarge un peu moins dans les craques de trottoir aujourd'hui. Mes pieds sont toujours en sueur. Je ne croise pas la vieille dame d'hier sur Bourbon mais je retrouve avec affection les rangées de maisons basses aux couleurs pastel délavées entrecoupées de verdure hors de contrôle. Certains coins de rue me transportent dans les marécages du *Livre de la jungle*. Soudainement, je suis une aventurière qui suffoque dans ses shorts cargo. Je chasse une mouche de mon front, tasse un rideau de lianes du revers de la main, enjambe un félin endormi et flatte les feuilles

d'une plante sauvage au passage. Des ruines de béton craquelées et pleines d'herbes folles s'étendent devant moi. Je débouche enfin sur Elysian Fields. Il n'y a presque personne sur l'artère, aride après la jungle résidentielle. J'aperçois un petit *foodtruck* stationné devant un parc ; le « Washington Square ». L'employé – le seul – essuie ses mains sur sa camisole tachée en prenant ma commande.

- Qu'est-ce que je vous sers?
- Je...

J'hésite devant le menu, étonnamment complexe. Qui fait ça, se prendre une frite à dix heures du matin? Je n'ai rien mangé depuis hier soir à l'exception de mon café. Je me balance d'un pied à l'autre et relève la tête vers l'homme que je fais attendre.

- Je peux avoir, heuh... des frites à la sauce barbecue?
- Pas de problème.
- Oh, et du ketchup!
- Ok.
- Est-ce que c'est bizarre?
- Quoi?
- Est-ce que c'est bizarre, de mélanger barbecue et ketchup?
- Non.
- Ah bon. Merci.

Le gras, le sel et le goût sucré-acide des sauces sont bienvenus sur ma langue. Tout est adéquatement croustillant ; le bruit de ma mastication résonne dans mon crâne, se mêle à la brise chaude, aux oiseaux et à la voix lointaine du vendeur de frites. Assise là, à l'ombre d'un gros arbre, je suis une enfant qui prend un détour en rentrant après l'école. Je suis aussi poète, je crois, affairée à une contemplation sans but. Je suis la figurante de cette peinture d'une foule assise au bord de l'eau avec leurs parasols, un dimanche sur une île

quelconque. Je lèche mes doigts. Rosie essaierait sûrement de me voler quelques bouchées et je la laisserais faire. Elle a eu le plaisir de goûter aux frites très jeune, dès ses premières dents. Nous étions dans une cantine quelque part en Mauricie, en route vers un chalet d'amis. Non satisfaite de ses céréales de blé, elle avait chigné en tendant la main vers moi. Je lui en avais coupé quelques-unes en bouchées appropriées, puis regardé ses petits yeux s'agrandir de joie. Quelques instants plus tard, elle avait la paume dans une flaque de ketchup et s'en salissait la moitié du visage. Papa et Martin avaient bien ri de la voir aussi excitée. Maman avait sorti un paquet de mouchoirs et commencé à lui essuyer le menton.

- Check-la, avec sa petite face toute rouge...
- Ouais, elle a découvert le ketchup la semaine dernière, là on en met sur tout!
- Attention, tu veux quand même pas qu'elle soit accro.
- Tous les enfants sont un peu accros au ketchup, c'est correct.
- C'est la génération McDo, ça. Dans mon temps, on était maigres comme des chicots à cet âge-là...

Combien de fois avais-je entendu parler de sa minceur générationnelle? J'ai insisté pour que la petite finisse au moins ses céréales avant de lui redonner une frite. J'avais peut-être voué ma fille à un futur de graisse et de boulimie, mais ce n'est pas grand-chose comparé à ce que maman envisage cette fois-ci. Quand nous nous sommes parlé, maman, entre deux sanglots, avait comparé ma fille à un chiot séparé de sa mère trop tôt, un chiot avec des troubles relationnels qui deviendrait agressif adulte et se mettrait à mordre les humains et à faire pipi par terre.

- Ben là, calme tes nerfs, c'est pas comme si elle allait devenir violente!
- Tu le sais pas! On va faire quoi, nous, si notre petite-fille haït les adultes ?

Mon cœur se pince. Quelques brins de gazon s'écrasent entre mes doigts, me verdissent le dessous des ongles. Une odeur de terre humide se lève et m'apaise un peu. J'essuie le reste du sel sur l'herbe puis sort la vieille carte d'Elijah. Je repense à cette question pleine de larmes entendue au téléphone : mais qu'est-ce que tu vas faire là? Techniquement je n'en ai aucune idée encore, mais j'imagine que quelques recherches simples devraient suffirent à m'inspirer. Je trace les artères du doigt et calcule grossièrement les distances entre différentes attractions marquées sur la carte. Je tente de me remémorer les différents titres des brochures offertes dans le lobby du motel. Je retourne demander une adresse au vendeur de frites et voilà, j'ai une petite *bucket list*. Il me suffirait de longer la rivière à pied puis de revenir en arrêtant un peu partout. Premier arrêt : le musée de la Deuxième Guerre Mondiale. Ensuite, les jardins de papillons et, enfin, le musée de la Mort. À la tombée de la nuit, je courrai les bars jazz du faubourg Marigny, ses salles de spectacles et ses performances publiques légendaires. Quand la carrière de Martin a réellement pris son envol, j'étais toujours celle qui, avant un de ses voyages d'affaires, nous sortait une liste d'activités. Bien sûr il avait son propre horaire de réunions et d'appels conférence mais je trouvais parfois le moyen de le tirer, en fin de journée, jusqu'à une dégustation quelconque ou une exposition qui l'intéresserait peut-être. Cela avait duré exactement un an. J'ai cessé d'essayer après la lune de miel, après sa grosse promotion. Rester à Montréal seule n'était plus une option : je voulais un bébé, il voulait que j'aie mon bébé, mes ovulations s'alignaient bizarrement bien avec ses déplacements. Mon utérus le suivait et moi, je devais me reposer, « garder le four allumé » comme on aimait dire. Durant onze mois, je me suis emmerdée à fixer des tuiles turquoise de piscines d'hôtels, à lire sur des couvre-duvets

bruns, à blâmer mes pilules d'hormones pour mes crises de larmes. Le soir, Martin rentrait, nous essayions, il repartait pour un souper entre collègues. Je m'endormais devant le téléjournal.

6

Mes pieds me tuent. Je les sens enflés, coincés là où la plante rencontre les orteils. La lumière dans la chambre n'est plus dorée, il est déjà passé dix heures. Je m'étire, frissonne, entend craquer mes jointures ; tout se remet dans son axe. J'ai dormi presque onze heures. Mes quatre jours de tourisme se sont terminés de manière un peu macabre. Le musée de la Deuxième Guerre Mondiale, bien que grandiose, m'avait mise face à face avec une cascade d'images de tranchées et de camps de concentration. Tout le monde a étudié ce chapitre de l'histoire au secondaire, mais les allées d'artefacts salis de terre et de sang m'ont frappée de plein fouet, un brutal changement des galeries d'art parcourues la veille. Lorsque grand-papa me parle de la guerre, lui qui n'était qu'un petit garçon en 39, on sent plus d'admiration que de regret dans sa voix. Il est bien conscient des atrocités, mais je crois qu'il restera toujours cet enfant de 10 ans fasciné par les avions – passion qu'il partagera avec son gendre – et l'héroïsme américain. Il appelle toujours les Japonais les « jaunes », et plus personne n'a l'énergie de le reprendre. Lorsque papa a rencontré Martin, ils ont, selon maman, passé plus d'une heure à discuter de quelle nation produisait les jets les plus mortels. Il y a quelques années, il se sont même fait un *boys trip* pour visiter la division aérienne du Smithsonian, à Washington. J'avais eu droit à une rafale de textos informatifs :

Ça c'est un Black widow, les US s'en servaient pour se battre la nuit,,,

Un warhawk! C'est ceux avec la bouche de requin devant. Ils ont pas eu une bonne réputation mais en réalité ils étaient vraiment puissants!

B17! Bombardier le plus robuste et il pouvait prendre beaucoup de dommage donc il était dur à tuer.

Mais ça bat pas le Spitfire,,, avion UK, super agile et durable. C'est une légende militaire pour les anglais,,,

Savais tu qu'ils sont un des seuls avions au monde à avoir un coeff. d'Oswald parfait?? Ça veut dire qu'il sont super aérodynamiques.

https://en.wikipedia.org/wiki/Supermarine_Spitfire

Ça avait continué toute la journée, des miettes d'informations sur des modèles plus ou moins connus, ayant servi à telle ou telle mission. Le *Thunderbolt*, qui arborait un symbole pirate – le Jolly Roger – sur fond jaune; le *Mosquito*, avion canadien de bois ultra-rapide qui permettait une reconnaissance furtive; le *Messerschmitt 109*, l'avion le plus élégant de l'époque, construction nazie. Une photo de grand-papa assis devant un porte-avion miniature. Une déferlante de liens Wikipédia que j'avais parcourue durant mon heure de dîner.

Au musée de la Mort, je me suis retrouvée paralysée devant des dizaines de photos graphiques d'accidents de voiture, de scènes de crimes et de cadavres dans tous les états. Encore plus de corps mutilés, en couleur cette fois. Chacune d'elle était accompagnée d'un court récit: où, qui, quand, pourquoi, comment les victimes étaient décédées. Je n'ai jamais été une de ces personnes fascinées par le *true crime* et les histoires sanglantes. La mort est

partout, oui, et parfois brutale, mais quelque chose me dit que de la garder hors de notre esprit nous en protège un peu. J'allais contre ce principe en traversant les galeries sombrement éclairées et je mourais, moi aussi. Je sentais ma jugulaire vibrer, ma chair se cisailer pour laisser couler mon sang, brûlant contre ma poitrine. Mes entrailles, tordues et gigotant à mes pieds, mon pouls mis à nu quelques secondes avant la fin. Comment en étais-je arrivée là? Ma voiture avait peut-être fait huit barils avant de s'écraser au bas d'un ravin, ou peut-être que je m'étais empalée sur la clôture du voisin en tombant de mon toit. Peut-être mon ex-mari avait-il décidé que je ne méritais pas de vivre sans lui et m'avait poignardé en pleine rue, ou découpée en morceaux pour les éparpiller aux quatre coins de la ville. En fixant une sublime urne funéraire, mes doigts n'avaient plus de sensation, devenus poussière. À l'entrée, on vendait des t-shirts arborant des têtes de morts, les visages de tueurs en série et des messages morbides. Je m'en suis acheté un qui dit *HAVE A GREAT LIFE* en lettres rouge sang. Il me sert de pyjama. Aux jardins de papillons, un monarque s'est posé sur mon épaule et y est resté presque toute ma visite. Maman adore leurs ailes orange et, à chaque année, plante de gros buissons d'asclépiades dans son jardin pour les attirer. Elles attirent également d'énormes nuages de mouches noires.

Je n'ai pas l'énergie de me balader aujourd'hui. Mon quota de tourisme est atteint ; j'aurai au moins profité de ma destination. Je m'habille lentement, dos à la fenêtre. Le soleil me chauffe les omoplates. En bas, Elijah est assis derrière son comptoir. Il lit un journal et fume sa pipe, le regard baissé. Je n'ose pas le déranger : je lui murmure une salutation polie et sors rapidement. Je dois trouver un endroit pour déjeuner où on sert autre chose que des frites. Je déambule tranquillement dans les rues avoisinantes pour enfin me retrouver au

coin de Royal et Mandeville, d'où une délicieuse odeur de mocha émane. Le grand café en lattes de blanc éblouissant et les palmiers qui le bordent détonnent, comme le motel. Pour une dizaine de mètres, on se croirait à Miami, sur le bord de la plage. Le soleil plombe déjà; quelques clients sont assis à l'extérieur sur des chaises orange fluo, avec leurs lunettes de soleil et des pâtisseries. Au-dessus des grandes double portes vertes, peint en caractères soignés, le nom The Orange Couch me propulse ailleurs. Me voilà en 2009, en deuxième année d'université, le visage à demi-couvert d'un toupet agressif, mes bourrelets coincés dans un haut à paillettes argentées. Mes camarades de classe et moi marchons le long du boulevard Saint-Laurent après un *pre-drink* au bar de l'université. Nous aboutissons devant le Divan Orange. La musique rock-indie-folk qui s'en échappe et la clameur d'une foule nous tire à l'intérieur. Je passe la nuit à danser et chanter les paroles de chansons inconnues, à transpirer à travers mes paillettes. Le Divan devient rapidement notre *spot*, là où nous allons déverser nos anxiétés étudiantes et boire à la santé de tout et de rien. Une soirée de juin, en épongeant la sueur qui trempe ma nuque, je croise le regard d'un garçon qui s'essuie du bord de son t-shirt. Il est tout maigre, a des yeux bleus dignes d'un prince Disney et sent le Axe au chocolat. Je termine ma nuit dans ses bras, dans un appartement de Côte-des-Neiges à deux pas du HEC, où il étudie.

L'intérieur du Orange Couch est moderne, un peu vintage, aux tons de beige et d'orange. Les fenêtres sont entourées de plantes grasses et les banquettes, d'un tangerine éclatant, semblent moelleuses à souhait.

— Un latté mocha, s'il-vous-plaît. Et le sandwich déjeuner, sans tomates.

— Parfait! Asseyez-vous, je vous amène ça.

Je m'installe sur une banquette, sous le tableau abstrait aux tons de jaune. J'ai pleine vue sur l'entrée et la baie vitrée. Je me concentre sur le client assis dehors, celui aux cheveux noirs. Tout vêtu de blanc, il se confond avec la façade du bâtiment. De cet angle, je remarque son pantalon ample, en lin sûrement, et sa chemise décolletée. Je ne saurais dire s'il est d'ici ou si son congé sous le soleil s'allonge. Plusieurs bracelets glissent sur son poignet lorsqu'il tourne la page de son roman. Celui-ci est épais, dans les 600 pages au moins. Cela fait une éternité que je n'ai pas lu. Je ne sais même pas si je serais capable de m'y remettre sérieusement. Enfant, je dévorais les livres à un rythme effroyable. *Le Club des baby-sitters*, le *Club des Cinq*, même le *Seigneur des anneaux* ; je traversais les pages comme une déchaînée, oubliant parfois même de manger si les chapitres ne m'en laissaient pas la chance. Maman devait m'extirper de mon lit pour me traîner à mes mille clubs et activités de fin de semaine. Seules mes réunions des Girl Guides m'excitaient, jusqu'à ce que j'aie 13 ans. La vente de biscuits et le bénévolat, c'était devenu trop nul, et quoi dire de l'horrible chemise brune qu'on nous faisait porter... L'homme tourne la page. Je me demande ce qu'il lit, évaché sur sa chaise en treillis. Sûrement quelque chose d'intelligent. On n'écrit pas des niaiseries aussi longues. Son de cloche. De nouveaux clients : une femme et ses deux enfants. Deux adolescents, un garçon à la moustache éparse et une fille dont les cheveux atteignent sa taille. La femme a un air chic ; elle flotte dans un ensemble absolument terrible, de cette façon qu'a la haute couture d'être laide. Des pompons dorés pendent de son sac et créent à ses côtés comme un nuage d'étincelles, lancent des reflets sur le sol et les tables adjacentes. Je ne vois pas ses yeux, cachés derrière de gigantesques

lunettes de soleil miroir. Je me demande si c'est elle qui a payé son ensemble, ou un mari voulant lui faire plaisir. Peut-être que c'est *elle* qui achète des complets à son homme. Assez vite, maman m'a encouragée à prendre avantage des voyages d'affaires de Martin pour lui demander une nouvelle robe, un nouveau bijou. Après tout, si je le suivais aussi fidèlement, il devait bien me parader dans des soirées mondaines. Elle devait croire que nous faisions partie d'une certaine élite économique, qui serre des mains dans les salles privées de restaurants cinq-étoiles et échange des mallettes pleines d'argent. Elle devait m'imaginer, lors de ces voyages, femme fatale flirtant avec les collègues de Martin, pour leur faire signer des contrats et les distraire des *fine prints*. Ces fameux soupers que je manquais pour rester devant la télévision ressemblaient plus souvent à la réunion d'un groupe d'amis, épuisés de leur journée, qui mangeaient des burgers, discutaient des réunions du lendemain puis rentraient un peu échauffés dans leur chambre d'hôtel respective. Maman rêvait, du moins jusqu'à ce que j'aie Rosie, de me voir gravir les échelons et devenir une puissante femme d'affaires, travaillant en tandem avec mon mari devenu tout aussi important. Un vrai *power couple*. J'aurais pu demander à Martin de me recommander auprès de sa compagnie ou de leurs partenaires, j'aurais pu me trouver un poste où j'aurais brillé, où mon bac aurait été utile. Quand je suis tombée enceinte – enfin! – elle s'est tournée vers les citations inspirantes sur le pouvoir des mères, l'honneur de créer un foyer et de l'entretenir, les conseils d'organisation tout droit tirés de Pinterest. À défaut d'être patronne, je serais maître chez moi et régnerais sur une maison propre, efficace, pleine de vie. Pour moi, le test de grossesse positif avait été une libération, une lueur qui, je l'espérais, redonnerait un peu de vie à ma relation. Le vrai virage n'a eu lieu

que huit mois plus tard. C'était en 2015. Nous étions à Milwaukee, notre troisième destination en deux semaines. Martin avait été choisi par son patron pour faire la promotion de quelque programme informatique auprès de clients potentiels à travers le Midwest. Assise sur le duvet fleuri de notre chambre de motel, je contemplais les graines de barre granola tombées dans ma brassière. Je me rappelle avoir poussé un long soupir et pris ma décision. J'étais enceinte jusqu'au cou, et le bébé qui arrivait ne réglerait manifestement pas mon moral en chute libre. Quand nous sommes revenus à Montréal trois jours plus tard, j'ai demandé le divorce. Ni Martin ni moi n'avons crié : quand je lui ai annoncé en déjeuner, il n'avait pas l'air tellement surpris, ou bien ça ne le dérangeait pas. Tout a été fait dans une politesse exagérée. Nous avons pris une seule voiture jusqu'au palais de justice, signé tous les papiers sans trop de négociations, et nous sommes serré la main en sortant. Nous nous étions entendus pour une garde partagée bimensuelle – impossible de viser moins, avec ses voyages d'affaires – qui commencerait aux deux ans de l'enfant. Ce n'est que lorsqu'il m'a ouvert la porte de notre Toyota Camry que je me suis mise à pleurer. Il nous a conduits en silence jusqu'à l'appartement que nous partagions encore, puis s'est enfermé dans le bureau qui lui servait de chambre temporaire. Ses boîtes jonchaient déjà le plancher du petit salon ; il est parti une semaine plus tard, dans un condo de Griffintown. Le jour de la naissance de Rosie, il m'encourageait par Facetime.

La femme aux pompons argentés passe sa commande. L'adolescent, lui, a les yeux rivés sur son téléphone, un écouteur dans une oreille. Il tire sur le collet de sa chemise aux plis encore visibles, ajuste sa cravate d'un geste qui m'est bien familier. L'adolescente est à côté de sa mère, lui pointe quelque chose sur le menu. Sa robe est courte, sans manches et

scintillante. Ça me rappelle ma première sortie « chic » en famille, lorsque papa avait engueulé maman : elle m'avait vêtue de quelque chose de similaire, quoiqu'avec plus de froufrous. Elle avait insisté : j'allais être la plus jolie au party de bureau... Mon père, lui, insistait : il ne pouvait pas arriver avec une fille habillée en prostituée. Elle avait fini par capituler ; j'ai dû porter ma robe de Pâques, pastel et longueur cheville, mais elle s'était vengée en me prêtant du fard à paupières et son rouge à lèvres. Un malheureux compromis dont la preuve photographique gît au fond d'une de mes boîtes, pour le jour où Rosie voudra commencer à se maquiller.

Le trio quitte le café, pompons et cheveux dans la brise. Mon sandwich arrive, les stries du presse-panini encore fumantes. Mon mocha déborde un peu dans ma soucoupe. Quelques bouchées plus tard, un couple entre et prend place à une table derrière moi. Le ventre parfaitement rond de la jeune femme tire sa salopette vers l'avant : six ou sept mois, peut-être. Elle commencera bientôt à être misérable, l'éclat du deuxième trimestre loin derrière. Bébé se fera sentir, revendiquera réellement sa place dans le ventre à coups de pieds, de migraines et de reflux gastriques. Il – ou elle – deviendra un vrai parasite, un fardeau à porter *ad nauseam*. Durant ce dernier segment de la grossesse, passé à vomir dans des toilettes de motel et à faire de l'insomnie dans des draps inconnus, tout le monde m'encourageait, me conseillait de penser à la « petite boule d'amour » qui grandissait en moi, comme si cela aurait pu justifier mon malheur. Martin, pour me remonter le moral, revenait parfois avec des petits pyjamas à pattes aux messages imprimés : « I only cry when ugly people hold me » ou encore « I put the turd in Saturday ». Nous n'avions pas voulu connaître le sexe, au grand dam de maman, qui trouvait l'idée absurde ; un nom, ça devait

informer. Ce serait un Albert, comme grand-papa, une Juliette, comme Binoche, un Lucien, comme Bouchard. L'enfant aurait tout un héritage onomastique – et une chambre aux couleurs appropriées. Ce serait un charpentier, une artiste, un leader charismatique. Je ne sais pas si elle avait vu dans mon nom une divorcée diplômée en administration, secrétaire monoparentale. Elle s'était réessayée plusieurs fois, pour peut-être tomber sur une grande chanteuse ou un scientifique nucléaire. En fin de compte, j'ai peint la chambre – l'ancien bureau de Martin – toute rose, deux semaines après la naissance.

J'entends le jeune couple discuter à voix basse, se donner de petits baisers. J'avale le dernier morceau de mon sandwich, lèche mes doigts et me lève pour sortir. Près des poubelles où je laisse ma vaisselle, un vieil homme moustachu sirote un minuscule espresso. Il fixe la banquette devant lui, immobile, mais ses yeux se ferment lorsqu'il prend une gorgée. En sortant, je remarque une affiche orange fluo où on lit :

**LIKED THE COFFEE?
WE'RE HIRING!
ASK FOR MARTHA AT THE COUNTER**

Je lance un dernier regard à la barista qui m'a servie au comptoir. Elle a de gros cernes sous les yeux. Je pousse la porte et remets pied au soleil. Je sue déjà un peu. Il faudrait que je me trouve quelque chose à faire cet après-midi, quelque chose de tranquille. Au diable les grandes promenades, la température est déjà trop pénible. Je pourrais me poser dans un parc et lire un peu. À cette heure, Rosie serait déjà en classe, Martin, déjà au travail. Je sors mon plan et y cherche la rue commerciale la plus proche. Au premier coin de rue, je repère une petite librairie et y pénètre. Je suis immédiatement frappée par l'odeur de bois et

d'encre, celle des vieux livres aux coins abîmés, qui se mêle à un arôme de viande grillée venant de l'extérieur. J'erre lentement dans les rayons de Frenchmen Art and Books. Un haut-parleur dissimulé joue de la musique classique tout bas, presque imperceptible. Des centaines d'ouvrages défilent sous mes yeux avec leurs reliures multicolores, métalliques, craquées, illisibles. J'ai déjà demandé à papa s'il avait lu tous les livres de sa bibliothèque, ce monstre en pin qui trônait dans le fond de son bureau. Il m'avait répondu que bien sûr il avait tout lu, que c'était le but des livres que de les lire. Je n'avais jamais rien trouvé dans ses étagères qui m'inspirait: il semblait avoir un penchant pour les biographiques d'hommes d'affaires et les romans historiques. Je lève les yeux pour contempler les tablettes remplies qui m'entourent, chacune usée différemment de sa voisine. Je me demande si quelqu'un pourrait lire tout cela en une vie, passer à travers ces milliers de récits, vivre tous les dénouements.

Je me retrouve du côté de la poésie. Je ne connais aucun des noms que j'aperçois, mais un tout petit livre doré attire mon attention. J'ouvre une page au hasard et un mot me saute au visage ; manifestement, le poème est d'une autre ère. Je le referme rapidement. Je l'amène à la caisse, le roman d'amitié oublié sur l'étagère. À côté de moi, des piles de brochures proposent des restaurants du quartier ou des visites guidées. Sur le dessus d'une d'elles, le visage euphorique d'une chanteuse aux pommettes saillantes. Elle tient près de sa bouche un de ces vieux micros à la Elvis, des lumières mauves l'entourent, donnent à sa peau un léger éclat violet. J'empocherai un des exemplaires et me promets de revenir dans le Quartier.

Il y a un homme pressé contre moi. Je le goûte dans ma bouche. En fait, je sens sa salive partout autour et son nez écrasé contre le mien. Dans mon dos, les vieux bardeaux citron me donnent des bleus à tous les 6 pouces. J'ai chaud, il y a une main qui serre ma hanche droite, juste au-dessus de mon jean. Des doigts s'enfoncent maladroitement dans un bourrelet. Une autre main tient ma nuque, l'agrippe plutôt, me garde collée sur la bouche pleine de salive. Je ne savais pas trop où me tenir, donc je ne me tiens pas, je m'appuie. Je m'appuie sur une chemise ample et trempée de sueur. J'ai les doigts humides. Je pense à Martin. C'est son corps que je sens, c'est son insistance qui me caresse. C'était comme ça dans les débuts : pesant, hâtif, affamé. La première fois que nous avons fait l'amour, il avait trébuché jusqu'à moi, maladroitement dominant. Il me chuchotait à l'oreille que j'étais à lui, que j'étais son univers, qu'il voulait me posséder tout entière. C'est presque sa voix qui me demande :

- Je peux monter avec toi?
- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.
- Allez, on a marché jusqu'ici...

Je pousse un peu sur le torse trempé. Mes yeux sont à peine ouverts, le motif exotique de la chemise, un flou de couleurs chaudes devant moi. Le bourdonnement dans mes oreilles rejoue une chanson entendue ce soir, du jazz, quelque chose de rapide, beaucoup de

trompette. La bouche mouillée vise la mienne, atterrit juste un peu à côté, se replace. Je veux aller dormir.

- Je vais t'écrire, ok?
- Tu veux vraiment que je parte?
- Désolé. Je crois que je vais être malade.
- Bon. Tiens, mon numéro.

On ne me touche plus. Un bout de papier apparaît dans ma main avec 10 chiffres. Un baiser sur mon front. Martin ne faisait jamais ça. Je pousse la porte du motel, inspire l'odeur de tabac qui habite le lobby. Elijah est encore là, derrière son bureau, pipe au bec. Des nuages de fumées virevoltent autour de son visage, blanc sur noir, s'écartent lorsqu'il se redresse vers moi. « Je savais que je t'avais pas entendu entrer. Est-ce que ça va? » Je soupire en m'approchant de l'escalier. La première marche craque sous mon poids et voilà : mes yeux se remplissent d'eau. « Oh, chéri, assieds-toi. ». Je me huche sur la deuxième marche, les genoux serrés contre ma poitrine. Mes doigts agrippent encore le bois meurtri de la rampe. Sa peinture bleue s'écaille, gratte ma paume lorsque je la laisse tomber. Le nœud dans mon diaphragme remonte à ma gorge et une sorte de gloussement rauque m'échappe. J'écarte une mèche prise dans mes cils. « Je suis vraiment bien ici, je te jure. Pour vrai. Il fait chaud, c'est super beau, la culture partout... J'ai toujours rêvé d'habiter dans une ville comme ça, tu sais? Quand je me suis divorcée, j'ai pensé à déménager, à juste prendre le bord et aller vivre quelque part où je serais loin de Martin et de maman. » Elijah souffle de sa pipe. Un petit nuage de fumée nous enveloppe, c'est doux. Il lève les sourcils. « Pourquoi voulais-tu partir? Pour ton ex, ça se comprend, mais quitter ta famille, c'est autre chose. » Je hausse les épaules. Je m'endors, j'ai les yeux qui se ferment, un bâillement

au bout de la langue. « Je ne sais pas. C'est juste que... je sais pas, parfois ma mère est *trop* là. Elle n'a pas été présente pour moi comme il fallait et dès que *moi* je suis une mère soudainement elle rentre dans le rôle? Elle n'a vraiment pas apprécié le divorce, selon elle les enfants de maisons brisées ça devient des délinquants ou des homosexuels. » Elijah éclate de rire. Je souris aussi en me frottant les yeux. « C'est ma mère, ça. Je ne comprenais pas pourquoi elle et papa étaient encore ensemble, jusqu'à ce que je me sépare moi-même. Papa était clairement misérable avec elle, et c'était réciproque, je crois. Je pense que maintenant c'est moins pire car il peut plus facilement l'ignorer, ils ont plus besoin d'élever un enfant ensemble. Et bon, tu sais, toute l'affaire de génération, dans leur temps on réparait les relations au lieu de les abandonner, etcetera. Un beau gros tas de merde, ça. On n'a pas le temps d'être malheureux, il me semble. Tout passe tellement vite... Tu accouches, tu saignes de partout, puis voilà, ton enfant entre à la maternelle. Du jour au lendemain, tu passes d'avoir quelqu'un qui a littéralement besoin de ton corps pour survivre à la laisser seule toute la journée avec des étrangers, à lui faire des valises pour deux semaines avec quelqu'un qui n'était même pas foutu de la voir naître. » Mes yeux brûlent, puis tout coule d'un coup sur mes joues. J'étouffe, je veux laisser sortir les sanglots coincés dans ma gorge. La main chaude d'Elijah se pose sur mon genou. J'avale un hoquet et essuie une coulée de morve du revers de la main sur mon jeans. Elijah soupire. « Écoute. Les gens entrent dans nos vies, repartent, d'autres restent longtemps, d'autres encore sortent à coups de pied aux fesses. De ce que je comprends, tu t'es sortie de force toi-même, *hun*. Je n'ai plus vraiment de famille, encore moins d'enfant, je ne prétends pas comprendre exactement ce que tu traverses. Je suis vieux, en plus, ce n'est pas la même chose, mais tout ce que je veux te

dire, c'est que tu as le droit d'être ici. Tu peux aimer à distance. » Je pose ma main propre sur celle qui tient mon genou. Sa peau est sèche, mince. Nous restons comme ça un instant, à regarder le vide du lobby. « Je fais quoi, si je ne veux plus aimer? » La question flotte dans l'air. L'horloge au-dessus du présentoir à pamphlets continue de tiquer, je tente de tenir le compte. Elijah ne répond toujours pas ; il a recommencé à tirer de longues bouffées de tabac. Je sors mon téléphone et l'allume de peine et de misère. Mes doigts tremblent alors que je cherche dans mes albums photo. Je retrouve celle de Rosie reçue le jour de mon arrivée et la montre à mon compagnon. « C'est elle, Rosie. Ma fille. » Il prend l'appareil. « Elle est magnifique. Elle te ressemble. » Je contemple le petit sourire espiègle et la boîte à lunch Ariel quelques secondes encore. « Tu sais ce que j'ai réalisé ? Elle ne me manque pas. C'est horrible, non? J'ai l'impression de m'être arraché une partie de moi-même, mais j'ai surtout arraché de moi tout ce qui me pesait depuis cinq ans. Non, plus que ça, tout ce qui me pesait depuis que j'ai déménagé de chez mes parents, depuis que Martin m'a demandé de sortir avec lui, depuis la première fois que je me suis endormie à l'hôtel sans lui. Depuis que je suis ici, je suis bien, je respire. J'aimerais avoir envie de revoir Rosie, de la serrer dans mes bras, de me coller contre elle le matin, mais non. Ça n'a duré que vingt-quatre heures. Maman et Martin m'envoie souvent des nouvelles, des photos, mais je ne les vois pas, je ne veux pas les voir, parce que ça ne fait que me rappeler que je suis un monstre. J'ai fui la seule belle chose que j'aie créée dans ma vie et ça ne me dérange même pas! » Le lobby a commencé à se balancer devant moi. Elijah me redonne l'appareil, que j'éteins immédiatement. Les grandes inspirations que j'essaie de prendre restent dans mon diaphragme, le serrent en une série de hoquets. J'ai envie de vomir. Je

veux me coucher, oublier le bar, oublier l'homme, oublier Martin, oublier l'écran de mon cellulaire. Je ne vois plus grand-chose, mes yeux brûlent. Un mouchoir m'est tendu. Je l'ignore et me hisse tant bien que mal sur mes pieds jusqu'à l'étage, la rambarde craquant sous mon poids. Elijah a une main sur ma nuque. Il me chuchote quelque chose, une histoire peut-être, jusqu'à ce que je m'endorme par-dessus mes draps.

Un jeune homme tient un diplôme entre ses mains. Il est, depuis quelques minutes, bachelier en comptabilité. Il vient de lancer son mortier en l'air, n'a pas réussi à le rattraper. Il en a ramassé un autre tombé à ses pieds en souvenir. Dans deux mois, il déménage à plus de cent miles de l'université de Virginie, à Washington D.C. Il se trouvera un appartement, distribuera son curriculum vitae dans quelques firmes. Si tout se passe bien, il deviendra comptable en bonne et due forme. Deux ans plus tard, il pourra être agréé. Il pourra envoyer de l'argent à ses parents et s'acheter une voiture pour les visiter plus souvent.

16

- Le c et le k ne se prononcent pas.
- Comment je le dis, alors?
- *Ah-noh-ledge*. Ou *ag-noh-ledge* si tu viens du nord!

Je rouvre le livre sur mes cuisses et prend une petite gorgée de café. Il est déjà tard, et la cour intérieure du motel est chaude de soleil. Le seul autre occupant du motel m'a rejoint

un peu plus tôt. Il se fait bronzer à deux chaises de moi et, depuis un moment, me sert de coach vocal. Il n'a pas encore daigné me dire son nom, et moi de même. Il a un accent légèrement new-yorkais et porte une chemise d'un vert pastel nauséeux qui n'avantage pas son visage brûlé de soleil. J'ajuste mes lunettes et reprends ma lecture :

*I acknowledge my status as a stranger:
Inappropriate clothes, odd habits
Out of sync with wasp and...wa...wrrren...*

- *Wren*. Juste *re-n*.
- Qu'est-ce que ça veut dire?
- C'est un petit oiseau.

*Out of sync with wasp and wren.
I admit I don't know how
To sit still or move without purpose.
I prefer books to moonlight, statuary to trees.
But this lawn has been leveled for looking,
So I kick off my sandals and walk its cool green.
Who claims we're mayre muscle...*

- C'est *mee-re*.

*...we're mere muscle and fluids?
My feet are the primitives here.
As for the rest—ah, the air now
Is a tonic of absence, bearing nothing
But news of a breeze.*

Je lève les yeux vers les rangées de balcons qui surplombent la cour. Une demi-douzaine de portes de verre entourées des éternels bardeaux jaune, éclatants dans la lumière du matin, me renvoient le reflet des quelques nuages blancs qui tachent le ciel. Il doit déjà faire une vingtaine de degrés, de la sueur commence à perler sur ma poitrine. Je n'avais pas remarqué à quel point j'étais bronzée. Un claquement de moustiquaire me surprend. Elijah émerge du motel et nous rejoint, mon nouveau coach et moi. Il s'avance derrière ce

dernier et, d'une grande tape à l'épaule, lui lance : « Jack, *you bald motherfucker!* Comment tu vas, mon vieux? » L'homme – Jack – éclate de rire et rend à Elijah une claque sur le bras. Je rouvre mon livre et les laisse à leurs piques. La poésie n'a jamais été mon fort. Au secondaire, je dévorais les romans pour adolescentes ; je m'imaginais rencontrer un inconnu ténébreux qui me révélerait ses pouvoirs surnaturels en me sauvant la vie un soir d'orage; je tombais amoureuse d'un gangster au cœur d'or pour enfin devenir sa *queen*. Mon intérêt pour la lecture s'est évaporé assez rapidement après ma graduation. Mes cours de cégep et mon copain de l'époque me tenaient trop occupée pour que je puisse me permettre des évasions farfelues. Je me rappelle avoir lu un peu de Rimbaud dans un cours, quelques poèmes de Nelligan aussi, mais jamais je ne m'étais attardée à ces phrases morcelées et nébuleuses qui recélaient apparemment de grandes métaphores. Mais voilà que j'avais *Poems of the American South* entre les mains, avec sa reliure dorée et ses pages recouvertes de mots pour la plupart inconnus. Cela fait déjà plusieurs jours que j'y grappille des vers. Lorsque je peux, j'essaie de prendre de petites notes en marge : « christianisme » ; « petit oiseau brun de la Floride » ; « relation au père » ; « lutte raciale », etc. Les vers me transportent quelque part au Kentucky, entre deux champs poussiéreux, jusque dans les eaux brunes et lentes du Mississippi. Je fais un arrêt au Tennessee, en Arkansas, je respire les marécages et la tourbe des berges, contemple l'immense bleu qui rejoint les terres, désolantes dans leur infinité. Chaque chapitre me tire plus bas vers le Sud, et j'aboutirai éventuellement ici, en Louisiane. Je me garde cette section pour plus tard.

Jack et Elijah discutent tranquillement, toujours étendues sur les chaises longues. J'admire le motif sur la chemise de ce dernier : des poissons roses sur fond bleu, en rangées serrées

qui donnent au tout un aspect psychédélique. Hypnotisée, je revois les nuages de tabac qu'il crachait vers moi hier soir, assis juste ici, sous la lumière chaude des lampes anti-moustiques. L'odeur âcre de la pipe se mêlait à leurs effusions et me rappelait la cour arrière de mes grands-parents. La fin juin amenait l'éclosion des sales insectes. Tous les soirs, un feu de camp illuminait la cour ; enduits de citronnelle en aérosol, nous faisions exprès de nous tenir près de la colonne de fumée grise pour une protection accrue contre les piquûres. Grand-papa gardait un œil d'expert sur la pile de bois qui rétrécissait lentement et m'aboyait de temps en temps d'aller chercher de nouvelles branches dans le boisé d'à côté. Je me frottais une dernière fois les bras pour bien faire pénétrer la citronnelle et m'enfonçais, indépendante, à travers les bouleaux. Je revenais les bras remplis d'écorce et de bois, les jambes toutes égratignées. Les écorchures brûlaient, mais elles me rappelaient ma mission, mon rôle d'assistante-bûcheronne. Grand-papa était fier de moi. Il faisait grandir le feu pendant que grand-maman me récompensait d'une boîte de jus Oasis.

D'y penser me donne soif. Elijah et Jack se sont levés et se dirigent maintenant vers le lobby. On m'offre une bière. J'essuie la sueur qui perle sur ma lèvre supérieure, dépose mon téléphone sur le sol et acquiesce d'un pouce en l'air. Je continue ma lecture.

I'll lick the screwfaced torches all night long
and chew the beads and blue doubloons that sail
from iron balconies mossy in the dark,
I'll walk down Royal Street dressed as a sweetgum tree
pretending my back is front, big whiskeybreath for all
who love this season of preparing. I'll be ready
for denial, to put away all fat things, all spoils,
the meat and bulky jewels of wanting
anything, even the wish to want.

Le jeune homme quitte la tente surchauffée, encore pleine d'étudiants qui pleurent et s'enlacent. Il va rejoindre ses amis au centre-ville. Ce soir, ils ont un concert ; sa trompette est dans son casier, bien astiquée. Le concert se déroule bien. Si bien, même, qu'une femme dans l'audience leur donne sa carte. Elle est propriétaire d'une salle de spectacle à Richmond et voudrait qu'ils y jouent plus tard cet été. En sortant du bar, ils chantent, rient, fument un joint : the ball is roling. Le jeune homme ne pense plus au diplôme fourré dans son étui à trompette. Il a de nouveaux morceaux à écrire.

22

Ça cogne à ma porte. Je suis toujours en pyjama, étendue sur mon lit, le petit ventilateur acheté hier à un pied de mon visage. La fraîcheur est la bienvenue. « Entrez! » C'est Jack, avec son crâne reluisant et une autre chemise pastel douteuse. Il se tient dans le cadre de porte, les deux poings sur les hanches. « Écoute » dit-il, se balançant sur ses talons, « Elijah m'a glissé un mot de ce que tu vivais. En plus, je dois imaginer que ta facture ici commence à s'accumuler... » Il n'a pas tort. J'évite depuis quelques jours de regarder mon solde bancaire. Je suis passée à travers mes journées de congé payées assez rapidement, et la pension alimentaire reçue de Martin est écoulée depuis hier. Il l'aura sûrement coupée de toute manière, le connaissant. Je me redresse et m'adosse au mur pour faire face à Jack. « J'ai un ami qui cède un bail dans le Bayou Saint-John. Il met l'annonce en ligne plus tard aujourd'hui, mais je lui ai dit que j'avais quelqu'un en tête. Si tu veux te trouver un vrai endroit où dormir... Le propriétaire est un bon type, apparemment ». La voix de Jack

retentit en écho et étouffe le bruit du ventilateur. Un bail. Quelque chose de permanent, ou du moins de *plus* permanent. Ma voix craque en lui répondant : « As-tu des photos de l'endroit? » Je suis passée dans le Bayou il y a deux semaines. Il y flotte la lourde odeur de la rivière, qui coule du lac Pontchartrain pour se jeter dans le Mississippi. Les bâtiments sont délavés, jamais plus haut qu'un étage ou deux. J'avais longé la rivière vers le nord, de la grande rue commerciale puis le long du gigantesque parc municipal aux mille canaux, ponts et aires de jeu. Jack me promet de m'envoyer l'annonce dès qu'elle est publiée. Je le remercie, avale d'un trait le fond de café froid qu'il me restait, et enfle mes vêtements les plus sportifs. J'ai besoin d'air. Je salue Elijah en sortant, lui qui est – toujours et éternellement – vissé sur son fauteuil, la pipe au bec. Je descends Marigny à la course et compte mes maisons favorites : la jaune banane, la turquoise, celle cachée derrière des palmiers mourants, la rose fluo, celle aux volets bleus, celle de vieilles briques rouges, la verte pomme. L'air humide brûle déjà mes poumons, me force à tirer des bouffées d'air désespérées.

Les cinq semaines qui suivent sont un tourbillon de pratiques, de gribouillages frénétiques et de mélodies chantonnées à voix basse. Ils donnent un concert électrique à près de cent-cinquante personnes sur une vraie scène avec une vraie régie et de vrais spotlights colorés. Ils sont les rois de la Virginie le temps d'un set. Le jeune homme n'a jamais ressenti une extase comme celle-là, celle d'une foule qui crie lorsqu'il met son instrument à ses lèvres. Les nuits d'été sont longues. Le jeune homme est un musicien, un vrai, qui joue deux ou trois fois par semaine dans des bars locaux. Il réussit à peine à payer son loyer étudiant. Washington et la comptabilité sont derrière lui. Il sera un jazzman célèbre, lui et ses

meilleurs amis feront le tour du pays et joueront tous les lounges célèbres : Nashville, Chicago, New York, La Nouvelle-Orléans... Ses parents recevront des chèques cachetés d'un peu partout et prendront une retraite confortable financée par son art.

J'ai déjà atteint le chemin de fer. Les larmes qui pendent à mes paupières brouillent le chemin et me voilà qui me prend les pieds dans un rail. Le gravier perce mes paumes et mes genoux. Aucun train à l'horizon : je ne me relève pas. Le Mississippi coule quelques dizaines de mètres plus loin. Ses eaux en sont à leur trois-mille-sept-cent-cinquantième kilomètre. Le parcours se termine. Les marécages du delta attraperont toutes les bestioles qui suivent le courant, leur promettent un calme refuge de sédiments. La goutte, celle qui avance depuis des semaines, sera rejetée dans le Golfe. Son parcours achève. Mon genou droit me fait mal ; j'essuie la rocaille qui y est encastrée. Je ne peux m'empêcher de revoir Rosie, qui, l'été dernier, avait déboulé les marches du parc Lafontaine. Mon cœur avait cessé de battre : je voyais son cou cassé, son corps tordu au pied de l'escalier, une flaque de sang coulant vers l'étang sous les yeux horrifiés des amoureux étendus dans l'herbe. Le vague sentiment de *fin* m'avait hantée alors que je restais ébahie, silencieuse devant la chute qui semblait se produire au ralenti. Les pleurs stridents qui ont suivi m'ont tirée de ma torpeur. J'ai dévalé les escaliers pour ramasser la petite. Ses bras étaient couverts de légères éraflures. Une crotte de mouette s'était retrouvée sur sa robe. J'ai tenu Rosie dans mes bras en lui chuchotant que tout était beau, que j'étais là, que ce n'était qu'une grosse frousse. Après quelques mouchoirs et un petit rinçage à l'eau, elle me tirait déjà vers le vendeur de crème glacée, comme si elle ne venait pas tout juste de me quitter pour toujours.

Je me relève d'un grognement et essuie le gravier collé à mes shorts. L'image de Jack dans mon cadre de porte ne me quitte pas. Il faut que je parle à papa. J'inspire, expire, deux, trois fois, et sort mon téléphone. J'ignore les dizaines de notifications qui surgissent et compose son numéro.

- Allô?
- Papa? C'est moi.
- Attends, laisse-moi attraper ta mère...!
- Non! C'est à toi que je veux parler.
- Ah, d'accord... Ça va, ma chouette?
- Non, pas vraiment. Il fait vraiment chaud, ici, je suis tout le temps collante.
- Je comprends, je regardais la météo d'où tu es et je me disais que tu devais avoir de la misère. Ici, il fait quinze, environ. C'est bien.
- Ouais, j'imagine.

Le grésillement de la brise dans mon micro ponctue notre silence. Je l'entends soupirer de l'autre côté du fil. « Ta mère s'ennuie de toi, tu sais? » Mon tour de soupirer. « On a gardé Rosie la semaine dernière parce que Martin devait s'absenter. Elle a été sage! Je lui ai montré tes vieilles cassettes de la Ribouldingue. Elle a vraiment aimé l'épisode de l'arbre à patates. Telle mère telle fille! » Son rire me fait du bien, même si je sens qu'il est un peu forcé. Le silence est de retour. Le vent s'est levé, je dois protéger mon téléphone de mes mains pour reprendre la parole. « On m'a offert un appartement, aujourd'hui ». Aucune réponse. « Je n'ai pas encore de photos, je verrai ça ce soir. C'est dans un quartier super tranquille. Tu trouverais ça beau ». J'hésite un peu avant d'ajouter :

- N'en parle pas à maman, ok? Pas de tout de suite.
- Chérie, voyons donc...
- S'il-te-plaît, papa. Je n'ai même pas encore dit oui, je ne sais même pas quoi penser. Je sais seulement que le motel me coûte cher et que je suis fatiguée de déjeuner au café filtre et aux McMuffins. Je dois... je veux me donner le temps de réfléchir,

- ok? Il fallait que je te parle, mais je ne veux pas que maman s'inquiète pour rien, encore moins Rosie.
- ... C'est vrai, donc, que tu n'as pas de billet de retour?
 - Tu l'avais deviné, non?
 - Je te connais.
 - Mais pas comme maman.
 - Exact.

J'entends son « ouf » caractéristique, je le vois se laissant tomber dans son Lazy Boy. L'énorme fauteuil à bascule bleu marine trône dans le salon de mes parents depuis presque vingt ans. C'est un miracle qu'il n'ait pas encore rendu l'âme. « Écoute, fais ce que tu as à faire. » C'est tout ce dont j'ai besoin. « Merci, papa. Bisous ». Je respire mieux. Le vent qui court sur la rivière me rafraîchit un peu. Je voudrais qu'il sente le sel, comme c'était parfois le cas à la ferme, aux petites heures du matin. Même en vacances, grand-maman me réveillait à l'aube pour l'aider dans la cuisine ou au poulailler. Je n'étais libérée que lorsque grand-papa partait s'acheter des cigarettes et son journal. Il venait me chercher, m'embarquait sur son kart de golf décrépi et nous décollions pour l'aventure. Il avait le pied lourd sur la pédale ; les rangs de Saint-Octave-de-Métis filaient à toute vitesse, m'hypnotisaient pendant que lui me racontait sa dernière bisbille avec grand-maman. Je sens encore la vibration des roues sur le gravier qui, après une dizaine de minutes, me faisait perdre toute sensation dans mes fesses. Lorsqu'il est décédé, juste après la naissance de Rosie, maman et moi avons conduit ledit bolide jusqu'à la rivière Mitis, où il pêchait parfois du saumon, et y avons jeté ses cendres avec une de ses cigarettes préférées. Elles seraient portées par le courant jusque dans le Saint-Laurent et, éventuellement, dans l'océan Atlantique. Grand-papa doit bien l'avoir atteint, à ce point-ci. J'espère qu'il a profité de l'embouchure. Avant d'éteindre mon téléphone, j'ouvre ma conversation avec

Martin, qui se déroule à sens unique depuis mon départ. Pour la première fois, je lui écris quelques mots.

Je viens de parler a mon père, il dit que Rosie a été sage chez eux. Tu étais parti longtemps?

omg c'est LÀ que tu me réponds?? fucking hell t'es un esty
de numero toi
ouais elle a été fine...fake la tu reviens quand? c'pas que je
l'aime pas, mais j'aimerais ca pouvoir avoir mes breaks
aussi

Je sais pas...Scuse moi. Je te garde au courant. Donne un bisou à la ptite de ma part

je lui dirai que tu t'ennuies d'elle!

...

Dis-lui que je l'aime.

29

Septembre arrive, puis ce sont déjà les concerts de Noël, les terrasses printanières, le retour sur les scènes estivales. Le cycle reprend sans cesse. Les amis chantent, battent du pied, jouent tous leurs airs. Le jeune homme, lui, s'essouffle. Son appartement est toujours un deux pièces sans vue spectaculaire ni climatisation constante. Le jour de ses trente ans, il le passe à composer des mélodies redondantes sur son canapé. Il n'a pas les moyens de s'en acheter un plus confortable, encore moins un neuf : les chansons qu'il écrit ne sont pas lucratives et ses parents, eux, vieillissent sans l'assistance promise.

Le vrombissement du moteur cesse et nous nous taisons. Je fixe la console de la voiture pendant que Jack retire les clés du contact, tout doucement, comme si leur bruit métallique aurait fait sauter le tout. Sur la banquette, Elijah prend une grande respiration et se tape les cuisses. « Eh bien voilà, bienvenue chez toi, j’imagine! » Nous sommes garés au coin de Dumaine et Lopez. À quelques mètres devant nous, le 3204 m’attend. Je ne suis venue visiter qu’une seule fois, la semaine dernière, pour ramasser les clés et signer la paperasse. Le temps était gris, et le turquoise des bardeaux semblait moins éblouissant que ce matin. J’avais rapidement fait le tour des pièces, testé la pression de la douche – même si n’importe quoi aurait battu celle du motel – et serré la main du propriétaire, un petit homme bronzé avec la moustache la plus blanche que j’aie vue de ma vie. La petite clé de bronze qu’il m’avait tendu pèse une tonne au fond de ma poche. Je la tâtonne à travers le jeans et fixe le palmier un peu rabougri qui s’élève devant la maison. Mon palmier. Je brise le silence à mon tour.

- Je vais aller ouvrir, vous sortez les trucs de la valise?
- Pas de problème, *honey*.
- On va voir lequel de nous deux a le moins mauvais dos, hein Elijah?
- Cours toujours, Jack! Je te ferai savoir que mon dos se porte très bien.
- Bizarre ça, je me demande qui est-ce que j’ai aidé dans les escaliers, l’autre soir...
- Ça c’était le whisky, *motherfucker*. Tu as presque déboulé toi aussi!

Je me hisse hors de la petite Jetta 2012. L’air de juillet est humide et lourd, mais une brise venant de la rivière rafraîchit mon cou déjà plein de sueur. Je prends une seconde pour apprécier l’odeur qu’elle transporte, un peu marécageuse, un peu saline. Les larges feuilles jaunies du palmier émettent comme un froissement sec en ondulant. Je grimpe les deux

marches de béton qui me séparent de la porte d'entrée, manifestement repeinte depuis ma visite, et tourne ma clé dans la serrure. Je suis immédiatement frappée par le parfum citronné de produits nettoyeurs, une agréable amélioration comparée aux nuages de poussière âcre qui flottaient dans l'air à ma visite. J'entends Jack et Elijah se chamailler alors qu'ils sortent mes quelques meubles de la voiture. Ce dernier m'a fait don de la cafetière qui était dans ma chambre; Jack, lui, m'a aidé à me dénicher une petite table à manger et un futon seconde main. Maintenant que ses vacances sont terminées, il repart à Philadelphie, où il habite depuis toujours. Il avait tout juste le temps de m'aider à déménager avant de prendre la route.

L'appartement semble gigantesque maintenant qu'il est vide. La pièce centrale s'étend à n'en plus finir. La cuisine, toute nue, ne demande qu'à être décorée d'un peu de bordel. La chambre, parfaitement carrée, donne sur l'arrière du bâtiment. Je peux voir les multiples lignes de corde à linge de mes voisins, qui créent une mosaïque de draps et de chemises multicolores. Elles ondulent doucement dans la brise, mouvement hypnotisant, familier. Pour un instant, le silence bourdonne dans mes tympans. Je le laisse me posséder. Je vis dans le vide, désormais. « Alors là, tu vas être bien, ici! » La voix d'Elijah rebondit sur les murs. Je sors de ma bulle. Jack et lui ont laissé ma valise sur le plancher. Ils ont installé ma petite table dans un coin, près d'une fenêtre.

- Où est passé Jack?
- Il est dans la salle de bain, je crois qu'il...
- Ah, les bâtards! Ils sont partis avec les porte-serviettes!
- Voilà. Bon eh bien, pas de porte-serviette pour l'instant.
- Je vais survivre. Pourrez-vous m'aider à monter le futon? Moi et les écrous...
- Bien sûr, *hun*.

Après beaucoup de vis confondues et une abondance de gros mots, j'ai quelque part où dormir. Pour nous récompenser, Elijah sort quelques seltzers de sa petite glacière. Nous restons assis là, sur le sol, à boire dans un silence mérité. Je n'ai pas encore de climatisation. L'humidité se fait sentir. Je recule maladroitement, mes fesses se frottant au plancher de bois usé. Je m'adosse au mur. Il est frais, ça soulage. Alors que je fais tourner ma cannette entre mes doigts, Jack lève la sienne en ma direction et me lance :

- Alors, quels sont tes plans pour la suite? À part te trouver un air climatisé, je veux dire.
- Jack, elle vient à peine d'emménager. On peut bien la laisser atterrir, quand même. Pas besoin d'avoir de trucs prévus immédiatement, elle connaît à peine le quartier!
- Je parle pas de cet après-midi, je veux juste dire... pour la suite des choses. Pour toi. Tu as tout laissé derrière, *alright*, mais là tu as quelque chose à nouveau. Tu nous as.... *Now what?*

Ce que je n'ai pas dit à Jack, ni même à Elijah, c'est qu'en fait, j'ai un plan. Je m'en suis rendu compte il y a une semaine, alors que Jack me passait son cellulaire pour contacter son ami et discuter du logement. J'avais collé mon oreille contre son iPhone et à peine avais-je dit « Bonjour » que ça se dessinait. Je déménagerais ici, dans le Bayou. J'aurais ma chambre, mon salon, ma salle de bain, ma cuisine, tout à moi. Rien qu'à moi. Je me trouverais un emploi, n'importe quoi qui m'occuperait en journée pour payer le loyer. Idéalement ce serait amusant mais pour commencer, tout ferait l'affaire. Enfin, je pourrais me trouver un amant. Je regarde Jack et lui souris. Il hausse des sourcils. « Eh bien? » me lance-t-il. « C'est quoi ce sourire? As-tu une drôle d'idée en tête? » Je hoche la tête et prend une longue gorgée. « Non, non, rien de bizarre. Je veux dire... Je vais recommencer, c'est tout. Ce sont quoi, les étapes de bases? Je vais me trouver de la vaisselle, des draps, une chaise ou deux. J'irai donner mon CV à deux ou trois endroits, histoire de faire un peu

d'argent, et qui sait, peut-être installer une application de rencontre. Je n'ai rencontré personne depuis des années, je dois bien occuper mes soirées! ». Elijah lève sa boisson en l'air. « Cheers to that! » Nous trinquons. Je termine ma cannette d'un trait.

Elijah doit retourner au motel une heure plus tard : deux familles doivent arriver en après-midi. C'est le début de la haute saison. Jack et lui m'ont aidé à passer un coup de balai dans tout l'appartement. Ils s'apprêtent maintenant à repartir ensemble. Ils se tiennent debout devant la voiture, me donnent quelques derniers encouragements tels des parents à leur enfant le premier jour de maternelle. « Je suis à un coup de fil », « ne fait pas trop la fête », « mange des repas équilibrés », « tente de te faire des amis dans le coin », plusieurs autres généralités bienveillantes. Lorsqu'ils se retrouvent enfin à court de conseils, ils me fixent dans un silence chargé, un mince sourire aux lèvres, l'air inquiet et, je crois, un peu fiers. Elijah, un peu brusquement, me tire à lui dans une étreinte étonnamment serrée. J'inhale une dernière fois l'odeur douce de son tabac à pipe.

- Fait attention à toi, *kid*.
- Promis. De toute manière, je suis à trente minutes de marche du motel. Je viendrai te voler des bières de temps en temps.
- Je l'espère bien.

Jack me tire à son tour dans ses bras, une première. Il ne dit rien, ne fait que me donner une petite claque dans le dos. En me retirant, je remarque que ses yeux, levés vers le ciel, sont plein d'eau. Je pose ma main sur son épaule. « Merci pour tout, Jack. Prochaine fois que tu descends de Philly, on ira prendre un verre. » Il acquiesce ; deux petites larmes sont rapidement essuyées de ses joues. Il s'assoit dans le siège conducteur puis démarre le moteur. Avant de le rejoindre, Elijah s'approche de moi. Il sort de sa poche de jeans un

épais rouleau d'argent et le force entre mes mains. « C'est quoi ça? Elijah, non, je ne peux pas —» Il lève la main vers moi. « Oui, tu peux. Ce sont les frais de tes deux dernières semaines au motel, plus un petit quelque chose de Jack aussi. Tu t'achèteras un bel ensemble de vaisselle. » Je pouffe de rire, retiens l'eau qui monte à mes yeux. Il embarque dans la voiture, puis je suis seule sur la rue Dumaine. Le soleil est à son plus haut ; chacune des petites maisons qui m'entourent semblent scintiller, leurs couleurs pastel éclatantes dans la lumière de midi. La brise s'est tue. Tout ce qu'il reste, c'est le bruit lointain de voitures et, quelque part, le chant d'un grillon.

Après un concert décevant, le jeune homme s'assoit au bar. Il n'a pas le temps de commander : un étranger s'installe près de lui et lui paye un verre. Il a des boucles noires et des yeux perçants, verts même dans la pénombre. Son nom est Patrick. Ils discutent toute la nuit de musique, de littérature, des recettes maisons et de Tchernobyl. Le bar ferme ses portes et les deux hommes promettent de se revoir. Un soir d'octobre, ils échangent un baiser dans l'ombre d'une ruelle. Ils se disent des mots doux, adossés contre un conteneur à déchet, et se promettent de ne plus se quitter. Ils emménagent ensemble et pour la première fois depuis des années, le jeune homme déborde de mélodies. En 1994, le marché immobilier plonge. Patrick rêve de retourner vivre en Louisiane, où il a grandi. Il déniché une petite annonce : on y parle d'un motel décrépi dont les vieux propriétaires ne veulent plus. Le jeune homme annonce à ses amis qu'il quitte la musique, leur laissant son cartable de compositions. Il embrasse ses parents, boucle ses valises et quitte la Virginie pour de bon.

J'avais oublié à quel point il est gênant de se chercher un emploi. Il n'y a rien de pire que d'approcher un comptoir et demander à un adolescent boutonneux s'ils ont besoin de personnel. Dans la dernière semaine, j'ai parcouru tous les commerces à proximité. La plupart ont déjà tous leurs employés pour l'été, les étudiants ayant tout réclamé à la fin des classes. J'ai au moins pu me dénicher quelques trucs essentiels pour l'appartement en parcourant les bazars et friperies du quartier : une batterie de cuisine de base, un rideau de douche fluorescent, une table de chevet en osier et, vrai coup-de-cœur, un fauteuil à motif pied-de-poule orange tellement kitsch que je ne pouvais pas *ne pas* le prendre. Tranquillement, je décore mon espace, de plus en plus éclectique. Hier, j'ai trouvé un tapis chez un antiquaire ; un gigantesque persan légèrement décoloré, aux tons de bourgogne et d'or, orné de milliers de minuscules fleurs qui s'entremêlent dans un design étourdissant. On me le livre demain. Il ira dans ma chambre, encore trop nue à mon goût. Il y a une dernière pièce dont je ne sais quoi faire. Jack, en bon businessman, m'a proposé de la transformer en un bureau maison. Elijah, lui, pense que le yoga me ferait du bien : la pièce pourrait être mon studio.

Personne dans le Bayou ne recrute. Je tourne mon attention vers le Faubourg, très touristique et, surtout, près du motel d'Elijah. Je commencerai par le Orange Couch, qui a vu tellement de mes matins le mois dernier. La température d'aujourd'hui se prête bien à la marche ; il fait gris et frais, un solide vent du sud s'étant levé sur la ville. J'enfile les

derniers vêtements semi-professionnels qui traînent dans ma valise, attrape mon sac et ma pochette à CV, me mets en route. Dehors, des nuages de poussière se soulèvent dans les bourrasques. Le son des feuilles de palmier qui claquent dans le vent donne l'impression de traverser une tempête de papiers. Le Faubourg est au sud-est d'ici : je n'ai qu'à suivre le bayou vers le sud puis couper vers la gauche. Sur l'eau, tout près de la rambarde, deux canards se tournent autour, s'éclaboussent en nageant. Je les suis du regard et me concentre sur leurs petites têtes, émeraude sous le soleil de midi. Je me laisse guider ainsi, par deux oiseaux, pour une bonne dizaine de minutes, ou peut-être quinze, ou même vingt. Après un mordillement un peu trop violent de son compagnon, un des malards s'envole. Le deuxième le suit de près et soudainement, je suis seule. Je ne reconnais pas l'intersection. Et il n'y a aucun pont en vue qui puisse me donner un indice de ma position. Je tente de me remémorer les rues adjacentes au motel, mais celles de ce côté-ci de la ville m'étaient moins familières. Il y avait Bell, Rocheblave, Salcebo... Lesquelles étaient est-ouest? Je me résous à m'accroupir au sol et y poser mon sac à dos. Je devrai continuer à me fier au plan qu'Elijah m'a donné, qui commence à avoir bien du vécu. Mais voilà, lorsque j'ouvre mon sac, rien d'autre que de vieux papiers, ma bouteille, mon téléphone éteint, et ma clé. D'un coup, tout mon sang est ailleurs. Je suis une coquille vide, claquée par mon inconscience. Ça ne dure qu'une seconde, puis mes doigts fourmillent et me rappellent que je suis en vie. « Ah, tabarnak. » Je ne sacre pas très souvent. « C'est sûr, il fallait que je m'en rende compte pile au moment où j'en ai besoin. » Je me laisse choir par terre, assise en tailleur avec mon sac sur les genoux. Au diable mon enthousiasme de tout à l'heure! Je suis partie trop rapidement, la carte doit être sur le comptoir. Je me passe les deux mains

sur le visage. Dans cette chaleur, même avec le vent, aucune chance que j'ère au hasard en espérant peut-être croiser une rue familière.

J'ai la mâchoire serrée en empoignant mon téléphone. Je ne l'ai pas ouvert depuis que j'ai parlé à papa, et il n'a jamais été capable de garder des secrets de ma mère longtemps. Je maintiens enfoncé le bouton d'alimentation. À peine ai-je le temps de le déverrouiller qu'il se met à vibrer, à sonner, à faire toutes sortes de bruits simultanés. Une véritable avalanche de notifications et d'alertes entrent en même temps :

Ok mais what the fuck que t...
By the way tu me dois enco...
Désolé, je n'ai pas eu le choi...
Ton père m'a dit que tu voul...
Dites adieu aux rides sur vot...
Myriam C. aimerait savoir po...
Bonjour madame, je voudrai...
Voila une autre photo de Ros...
La politique de confidentialit...
Je peux pas croire que ma pr...
Quand est-ce que tes vacan...
Candy Crush Saga : beat the...
Boîte vocale Rogers : 21 app...
La prof de Ro m'a écrit pour...
Je veux te parler, rappelle-m...

Des dizaines de rappels inondent mon écran, je les efface immédiatement au fur de leur apparition, pas une seconde ne s'écoule sans l'alerte d'une occasion manquée de discuter, de m'excuser, m'expliquer, marquer des points, organiser, me justifier. Je trouve tant bien

que mal mon application de GPS, cherche rapidement le chemin vers le café et le mémorise. Je suis descendue trop longtemps, je devrai remonter de cinq rues puis me diriger vers l'est. Je dépose le téléphone sur le trottoir, l'écran contre le sol. Il continue de vibrer sporadiquement. Je le reprends, le redépose, le reprends lorsqu'il ne s'arrête pas. Je veux qu'il se taise, qu'on me laisse tranquille, mais je sais que tout ce que je pourrais faire à ce point-ci ne serait qu'un bâillon temporaire. Ce ne serait que de repousser l'inévitable, de placer un parapluie entre Montréal et moi, une barrière mince qui ne ferait rien que de m'éviter, à moi seule, le trouble d'être au courant et d'articuler une quelconque pensée sensible. Les autres, eux, les autres pourront continuer inlassablement à me bombarder en sens unique; mon rempart taché des mots des autres resterait au fond de mon sac, n'attendant qu'un moment de faiblesse sur la voie publique pour s'effondrer, pour me montrer tout ce qu'il absorbe et gardent au chaud juste pour moi. La mélodie de Marimba perce le silence et résonne jusque dans mon estomac. La maudite sonnerie a l'effet d'un coup de poing, d'une sirène nucléaire. L'écran s'illumine. Le gigantesque visage pixélisé de ma mère remplit ma main ; c'est tout ce qu'il me faut pour que je tende les muscles de mon bras et catapulte le téléphone comme un frisbee. Dès que je le sens se détacher de mes doigts, un minuscule « oh fuck » m'échappe ; le petit rectangle noir plane brièvement à l'horizontal et puis plouf, il disparaît avec une minuscule giclée d'eau. Mes membres refusent de se mouvoir, toujours en position lancer, comme si mon iPhone allait soudainement revenir en boomerang. Trois ans de messages, de photos, de traces de mon existence noyés dans la rivière Bayou. Une nausée me prend à la gorge ; je m'agrippe à la rambarde et fixe le cercle d'ondes qui se diffuse. Je demeure penchée ainsi vers la rivière

plusieurs minutes, jusqu'à ce que mes inspirations retrouvent un rythme régulier. Lorsque je reprends enfin mon sac, il me semble plus léger, ses sangles tirent moins sur mes épaules. Je dois me remettre en marche, de retour vers le nord pour cinq rues, puis tourner à droite et continuer jusqu'au Orange Couch.

Moins d'une heure plus tard, je ressors du bureau de Jess, la gérante du café, avec un nouvel emploi. Dix dollars de l'heure, 30 heures semaine ; je serai de loin la plus vieille employée mais, selon Jess, les autres filles m'avaient reconnue dès mon arrivée. Après tout, elles m'avaient concocté presque tous mes déjeuners pendant des semaines. J'inspire l'odeur familière d'œufs frits et de café moulu qui sera désormais partie de mon quotidien. Alors que je souris à la caissière qui m'a accueillie tout à l'heure – Anita, 17 ans, nouvelle elle aussi –, ma nouvelle patronne m'appelle :

- En passant, le numéro sur ton CV est canadien, non? Penses-tu t'en procurer un américain bientôt, histoire que ça ne me coûte pas une fortune chaque fois que je t'appelle?
- Oui,. J'irai m'en acheter un nouveau cet après-midi, promis.
- Parfait! À demain, 7 heures pile!

L'air de l'extérieur a un goût de sucré. L'énergie que je sens passer à travers mon torse se répand jusque dans le bout de mes doigts. Je dois sourire. J'ai un rire dans le fond de la gorge.

59

Ce matin, alors que j'essuyais la planche à pain pour la quatrième fois, la plus belle femme que j'ai vue de ma vie est entrée dans le café. Elle était grande, gigantesque, habillée

comme une chanteuse de folk populaire. Une immense masse de boucles noires tenait sur le dessus de sa tête, sûrement maintenue en place par des forces invisibles. Alors que la porte se refermait derrière elle avec un son de clochette, j'ai voulu lui lancer un « Hi, what can I get you? » le plus standard possible. Les mots sont restés pris sous ma langue lorsque j'ai croisé son regard. Ses yeux noirs traversaient les miens, venaient désintégrer toute pensée. Je ne sentais plus le bois du comptoir sous mes doigts ; tous mes nerfs bourdonnaient, toutes mes sensations redirigées vers mon visage. Elle s'approchait de moi, les yeux toujours dans les miens, et ma face brûlait vive. Elle a dit quelque chose mais j'avais les yeux rivés sur la couleur chaude de son rouge à lèvres : tout sonnait lointain, sous-marin, presque. Ramener mon regard vers ma caisse a été comme un retour à la surface. Tout semblait trop clair soudainement, j'étais désorientée, mes doigts s'accrochant au clavier comme une bouée de secours. Elle a commandé un panini végétarien et un chai latté, sur place. Elle avait un anneau au sourcil. Je me suis demandé si, moi aussi, ça me donnerait autant de style.

Lorsque je lui ai tendu son reçu, elle m'a souri avant de se diriger vers une banquette. Je n'ai même pas su la remercier pour le pourboire. Anita, qui jusque-là s'affairait à nettoyer la machine à espresso, a ri tout bas et m'a chuchoté un « Très subtile! » bien senti. Encore un peu maladroite, j'ai simplement baissé mon regard puis entamé la commande. Son regard m'a suivie tout au long de la préparation, du tartinage du pain jusqu'à la cannelle saupoudrée sur sa boisson. Évidemment, quand j'ai dû l'approcher avec mon plateau, elle a choisi de relâcher sa masse de boucles du dessus de sa tête – j'ai enfin remarqué la pince bleu ciel qui tenait le tout par derrière. Une petite mèche est tombée sur son front. Une

bouclette parfaite, presque caricaturale. J'aurais tout lâché au sol pour y passer mon doigt. Une puissante vague de parfum – du santal, peut-être un peu d'agrumes? – m'a assaillie pendant que je déposais son repas sur la table. J'ai presque fermé les yeux en inspirant. J'ai remarqué ses yeux sur mon *nametag* en me retirant. Elle m'a remercié, toujours le sourire aux lèvres ; j'ai presque couru jusqu'au comptoir, où Anita m'attendait, toujours prise d'un fou rire. J'ai pris ma pause. À mon retour, elle était déjà partie. L'immense soulagement qui m'a envahi avait comme seul bémol un minuscule pincement de regret... Regret de ne pas lui avoir parlé, peut-être? Ou de ne pas au moins l'avoir remercié de sa visite et de lui avoir rendu un sourire? Quelques heures plus tard, Anita – ma belle Anita! – m'a sauvée la vie. Alors que je rangeais mon tablier, elle est venue me glisser un petit morceau de papier. C'était un reçu avec, au bas, un numéro de téléphone en encre mauve.

- Non!
- Oui! Aller, soit pas conne. Tu as vu comment elle te regardait?
- Je lui servais à manger, c'est sûr que...
- Et comment *toi* tu la regardais?
- Elle est juste belle, ok? Je suis pas aux femmes.
- Eh bien au pire tu te fais une belle amie!
- C'est niaisieux, ça.
- Non, non. De toute manière, tu aurais dû voir ton visage. Carrément couleur tomate. Je sors les poubelles pour un mois si tu lui écris *tout de suite*.

J'ai fini par accepter, non pas sans un peu de trépidation. J'ai texté le fameux numéro en mauve. Il est dix-sept heures, je me tiens devant le Riverwalk, *le* meilleur endroit pour une nouvelle garde-robe selon Anita. J'ai un rendez-vous avec une étrangère. Avec une femme, avec T... Notre échange a été court, j'ai simplement accepté de la rejoindre dans un bar ce soir, dans le Faubourg. Je me répète en boucle que ce n'est rien de spécial, que je vais simplement prendre un verre. Nous allons discuter, boire un peu, c'est tout, voilà. Anita

m'a convaincue que j'avais tout de même besoin d'une tenue. Impossible d'argumenter avec une adolescente sur ce genre de chose.

Je ne crois pas avoir magasiné pour moi-même depuis au moins cinq ans. Devant les dizaines de rayons, je suis prise d'un vertige ; je n'ai aucune idée de ce à quoi je veux ressembler. Bon, je veux *me* ressembler, mais la valise qui gît toujours ouverte sur mon plancher m'est de plus en plus inconnue. Je n'ai toujours pas rangé mes vêtements dans la superbe commode que j'ai déniché il y a deux semaines dans un bazar. On dirait que je n'ose pas y déposer mes vieux soutiens-gorges étirés et mes t-shirts quétaines, achetés quand j'avais ma poitrine de grossesse et voulais quelque chose de confortable. Justement, les allées de maternité et pour enfants se trouvent juste à ma gauche : une masse de dentelles, de froufrous, de motifs et de couleurs vives. Mes parents avaient adoré magasiner pour Rosie. Ma mère, surtout. Elle passait des heures à contempler de jolies robes et à choisir celles qui iraient le mieux à sa petite princesse. Elle l'affublait des plus ridicules jupons, avec toujours au moins un énorme bandeau à fleurs ou quelque chose du genre. Bien sûr, Rosie finissait toujours par se salir, et les cadeaux de sa grand-mère, eux, s'accumulaient, tachés, dans un coffre de sa chambre.

J'arrive à la section « habillée » du magasin. Je ne suis pas vraiment certaine de ce que je cherche. On porte quoi, pour sortir avec une *femme*? Pourquoi, de toute manière, est-ce que j'ai accepté un rendez-vous? Je ne suis pas attirée par les femmes, à ce que je sache. Les yeux noirs de celle-ci, de cette femme dont je ne sais même pas encore le nom, ses yeux me voyaient, me dévoraient jusqu'à l'os. Je ne sais pas ce que je veux de ce soir, et je sais

encore moins qui je veux être pour elle, qui manifestement s'intéresse à cette moi-caissière, la moi-barista qui commence à peine à mémoriser des recettes de café. Pour elle, je ne peux pas être la mère fatiguée qui porte des shorts au genou et des sandales usées. Mes doigts caressent un petit haut en soie, une jupe de cuirette. Comment est-ce que je m'habillais avant Rosie, avant Martin, avant l'école privée? Je repère une employée au bout de l'allée, décroche le haut de soie et me dirige vers elle.

Je passe près d'une heure dans les cabines d'essayage, heureusement plutôt vides. Tous les styles inimaginables me sont tendus par la gentille préposée aux ventes, qui recrute même une de ses collègues pour m'apporter des tenues. Je me retrouve tour à tour dans des pantalons de cuir, dans des robes fleuries et dans des chemises de flanelle. Je revisite les années quatre-vingt-dix, apparemment revenues à la mode depuis un an, puis les années quatre-vingt mais avec une *twist* disco-futuriste, les années cinquante mais moins coincées, les années soixante-dix mais moins fades, les années deux-mille mais moins maigre... Nous atteignons enfin un semblant de consensus satisfaisant : je ressorts du Riverwalk avec environ trois fois plus de vêtements que prévu et un chèque de paye en moins. Pour ce soir, je devrais miser, selon mes nouvelles stylistes, sur un *look* naturel-mature-sauvage. J'ai jusqu'à vingt heures trente pour trouver ce que ça veut dire.

60

La Nouvelle-Orléans est un baume pour le jeune homme. La chaleur est toujours au rendez-vous, la musique aussi, et Patrick est proche de sa famille. Ils aiment le jeune homme comme un fils, l'invitent à leurs soupers de fruits de mer et de jeux de société. Le

motel, lui, a besoin d'amour : nouveaux bardeaux, nouveau système électrique, sablage des planchers, couches de peinture jaune vif pour se démarquer du voisinage brun-beige... Le tout prend presque un an, beaucoup des économies du jeune couple mais le jour d'ouverture arrive enfin : le Canary Inn ouvre ses portes. Les touristes abondent, et le jeune homme s'affaire au bureau d'accueil pendant que Patrick gère les finances. Leur nouvelle vie est douce et facile. Ils sortent au restaurant une fois par semaine, religieusement. Ils se lient d'amitié avec une multitude d'étrangers venus des quatre coins de l'Amérique, voyagent à travers eux. En 2002, Patrick consulte un médecin pour un mal de dos tenace. On lui prescrit des baumes, des antidouleurs. Après tout, il vieillit, il travaille dur. Le jeune homme se charge des courses et lui fait des massages d'onguent, l'amène chez le chiro chaque semaine pendant plus d'un an. Un jour, alors qu'ils se baladent sur le bord de la rivière, Patrick s'effondre d'une douleur aigüe ; on le traîne d'urgence à l'hôpital. Le diagnostic de cancer de la prostate les gifle au visage. Le temps presse : les métastases ont déjà atteint ses lombaires et se propagent à une vitesse phénoménale. Patrick pleure. Il a peur de mourir. On lui serre la main, lui promet un gâteau lorsqu'il entrera en rémission. Le jeune homme ferme temporairement le Canary Inn, c'est trop de travail seul, il passe trop de temps à l'hôpital de toute manière. Patrick meurt en 2004, après huit mois de chimiothérapie agressive. Ce soir-là, le jeune homme rentre au motel et s'endort sur le sol du lobby.

L'horloge sur le mur indique quelque chose près de deux heures. J'avale la demi-gorgée qu'il me reste en bouche et beurk, ça brûle, ça chauffe dans ma gorge et ma poitrine. Je ris en m'essuyant les yeux. Tessa, la grande déesse aux yeux noirs et aux boucles que je veux

caresser, est appuyée sur mon épaule, elle chantonne avec la musique. Je ne connais pas le jazz, je ne sais pas comment la mélodie évolue, j'essaie de suivre mais tout va trop vite, les accords volent vers nous. Tessa, c'est si simple, comme nom, c'est *country*, ça goûte le whisky qu'elle m'a fait essayer et que j'ai pris trente minutes à siroter. Je répète ce nom, au ralenti, les voyelles collent aux coins de ma bouche, je crois que je ris encore. Elle se décolle de mon épaule, « quoi? » qu'elle veut savoir, « qu'est-ce qu'il y a? » mais je ne dis rien, je la regarde, je hoche la tête avec le saxophone. Elle me tire la langue, me tape la cuisse, sa main est chaude, si chaude, elle ne bouge plus, même qu'elle serre un peu. Il y a une onde de choc qui remonte de mon fémur, je la sens un peu trop partout, c'est à croire que l'alcool m'a rendue liquide. J'ondule vers Tessa, vers ses boucles qui tombent tout autour, qui sentent le santal et le pamplemousse. Elle a ondulé vers moi aussi, tiens, il y a une autre main sur mon autre cuisse, et oh, nos nez se touchent. Elle murmure quelque chose, je ne comprends pas mais j'acquiesce, j'ai des lèvres collées aux miennes et elles sont molles, elles sont douces, elles sont à une femme *holy shit*. Tessa m'embrasse et elle aussi goûte le whisky mais ça ne me dérange pas, nous fondons ensemble ici sur la banquette de bois du bar mais soudain il y a une voix, quelqu'un qui annonce que c'est le *last call*, que la musique va s'arrêter. Je ne veux pas qu'elle cesse, je veux rester ici, ne pas rentrer dans mon appartement nu qui ne sent rien. On prend ma main, me tire vers la sortie et dehors on danse, on me prend par la taille pour me faire tourner, on m'embrasse le cou. Les mains de Tessa sont des fournaises dans mon dos mais elle doit partir, elle doit rentrer chez elle sans moi pour ce soir. J'halète entre ses lèvres, lui fait promettre de me rappeler. Elle me jure que la prochaine fois, elle ne me laissera pas rentrer seule, qu'elle

me dévorera tout entière, qu'elle ne me quittera pas avant le matin. Tout fourmille à ses mots, nos lèvres sont ensemble une dernière fois et puis voilà, elle marche en direction opposée.

Assise dans le taxi, je ferme les yeux et pose ma tête sur la fenêtre. Le chauffeur joue un mix de hip hop, je pense à la bouche de Tessa sur mon épaule, sous mes oreilles et ses doigts sur le bord de ma jupe, menaçant de glisser plus bas. Je l'aurais laissée faire, je bourdonne encore de son parfum. Je ne me rappelle plus ce que Martin sentait, quelque chose de chimique et d'agressivement mâle, je ne veux même pas y penser, je suis trop bien, je sommeille même avec le Biggie à plein volume. Je paye comptant, je donne sûrement un pourboire trop généreux, et je suis debout devant chez moi. Il y a mon palmier qui me dit bonne nuit avec ses grandes feuilles et je le salue en retour. Je ne suis pas trop seule ici au moins, il y a lui pour veiller sur moi, le garde du corps jauni du 3204 Dumaine. Accotée sur lui, je m'arrache mes talons hauts ; ils creusent un cratère dans mes oignons, j'ai des crampes aux orteils qui se font sentir. Mes orteils rose fluo, peints *in extremis* pour ce soir, pour la première fois depuis une éternité, pour quelqu'un d'autre que Rosie, elle aime tellement le rose c'est tellement quétaine que c'est drôle. Je lance les sandales meurtrières contre ma porte d'entrée, je les ramasserai demain, et déverrouille la porte sans échapper mes clés. Mes pas sont lourds sur le sol, font crier les vieilles planches de bois, mais je ne réveille personne ; je suis seule et c'est fantastique. Les lumières de la cuisine sont aveuglantes mais je réussis à allumer le tourne-disque qu'Elijah est venu me donner il y a quelques jours, avec une collection de vinyles dont il avait hérité et ne voulait plus. Elle le rendait triste, il avait pleuré en la laissant sur ma table. Je dépose l'aiguille sur le

disque, le même qui joue en boucle depuis deux jours. Les trompettes de *Summertime* retentissent dans la pièce et je danse avec Billie Holiday, elle et moi chantons un duo dissonant entre la cuisine et la salle de bain. *One if these mornin's you're goin' to rise up singin', then you'll spread your wings and you'll take the sky...* Mon rouge à lèvres s'est étendu et le crayon noir autour de mes yeux a fondu, mais le sourire figé sur mon visage est beau, entouré de bordel comme ça. Mes seins aussi sont beaux, dans mon haut plongeant vert forêt. Je croise mon propre regard dans le miroir. Voilà qui je suis. Une envie folle monte en moi, je la sens grimper à travers mes côtes et gagner mon crâne, elle me démange. Je sors en courant de la salle de bain. Billie chante toujours, *A telephone that rings but who's to answer, oh, how the ghost of you clings*, devant mon lit il y a ma valise rouge. Ma valise rouge, je la hais. Je hais les chandails délavés roulés en boule et les shorts gris qui font disparaître mon cul. Il n'y a plus de moi dans ces piles, il y a Martin et Rosie et mon père et ma mère et Montréal et son hiver, il y a ma grossesse et les chambres d'hôtel solitaires et les baisés à sens unique. Je ne goûte plus de whisky sur ma langue, je goûte du fer, tout tourne encore mais ma valise est là à mes pieds, à se demander qui est la femme qui la ferme violemment et la traîne sans cérémonie jusqu'à la porte d'entrée, sur le trottoir et jusqu'au bord de la rivière. Je jette tout au sol, et prend les morceaux un par un. Je commence par les sous-vêtements : à l'eau, tous, avec leurs vieux élastiques et leurs tâches éternelles. Puis ce sont les polos, les chandails laids accumulés au fil des ans à gauche ou à droite, dans des friperies ou des foires de la garderie : qu'ils touchent le fond, avec leurs souvenirs et leur tissu bas de gamme. Je balance tout par-dessus bord et je grogne d'effort, je crie des injures à mes vieux bas noirs pleins de trous. Puis il n'a plus rien, il n'y a que la

valise, vide sur le sol, et dans sa pochette intérieure, un carton : la carte postale de l'Emporium, avec ses lumières multicolores et ses danseurs bariolés. Je m'étais promise de l'envoyer à Rosie le lendemain, puis la semaine suivante, puis soixante jours ont passé. Je la sors délicatement de la pochette. Elle est un peu amochée, après deux mois dans mon bagage. Je me demande ce que tout le monde aura dit à la petite pour lui expliquer mon départ. Ce n'est plus mon problème. Je suis ici, seule, neuve. Je serre le poing et écrase la carte. Je la redépose dans la valise, ferme celle-ci et, avec un dernier effort, la jette au-dessus la rambarde. La valise flotte et s'éloigne de moi, se dirige vers le bas de la rivière. Elle rejoindra le Mississippi d'ici une heure, puis la mer, si elle a une telle chance.

Elle sera libre de moi. Je serai libre d'elle.